

Chères lectrices, chers lecteurs,

Il y a un an, le premier numéro du *Fool* sortait. Ce journal, qui a vocation à devenir un lieu de partage des expériences et des passions, est structuré autour de l'indispensable équilibre entre ce dont vous voulez parler et ce dont on souhaite que vous entendiez parler. La première année ne peut être qu'une expérimentation, il fallut faire appel à votre indulgence à l'égard des nombreuses erreurs inhérentes aux tâtonnements. La mise en page et le contenu n'ont cessé d'évoluer, bien souvent au gré de vos suggestions. Mais notre volonté première était de créer quelque chose qui puisse durer, refusant de voir tant de travail sanctionné par la fugacité de l'éphémère (rien que ça!). *The Fool* a besoin de nouveaux(-elles) rédacteurs(-trices), dessinateurs(-trices) et autres personnes pouvant apporter leur contribution – nous nous adressons ici plus particulièrement aux jeunes lycéens: beaucoup de choses ont été faites cette année, mais il reste à construire notre présence 2.0 et une vraie capacité de communication. Malgré une certaine lassitude perçue vis-à-vis de notre obstination à vendre ce journal – autrement dit: même si les « Journal du lycée et des prépas, nouveau numérooo!» ont pu finir par vous agacer –, votre enthousiasme a confirmé notre désir de mener à bien ce projet et nous rend optimistes pour la suite, d'autant que nous vous laissons entre de bonnes mains.

En espérant qu'il vous incitera à participer et à faire vivre la presse lycéenne, ce dernier numéro de l'année vous permettra, entre autres, de découvrir les récentes actualités de la vie du lycée, d'en savoir plus sur le rituel du Triomphe de César (page 4) ou de réfléchir à vos pratiques sur les réseaux sociaux (page 8).

Corten Pérez Houis & Augustin Lion



ERRATUM: Robin Richardot a été omis de l'article sur l'AS Rugby dans le précédent numéro, alors qu'il a été le meilleur marqueur de l'équipe. Nous en sommes confus.

vie du lycée

DANS LES COULISSES DU LYCÉE

A vec la fin de l'année, le rythme s'emballe. À l'exception des élèves de seconde qui n'ont pas d'échéance particulière, tout s'accélère pour les autres : le bac pour les lycéens, les concours – blancs ou pas – pour les préparationnaires. Il s'agit désormais pour chacun de planifier ce qui se passera en septembre 2014.

On tient bon jusque-là

Si une seule certitude subsiste quant à la situation de l'établissement, c'est qu'il ne pourra plus continuer comme ça longtemps. Tandis que le précédent conseil d'administration avait pour sujet le « compte financier 2013 », il apparaît que la marge de manœuvre financière du lycée a été réduite à la portion congrue : les fonds de roulement − sorte de réserve − ont été amputés de 232 000 € l'an dernier. En effet, la transition de la Ville de Paris à la région Île-de-France fut une sorte de « passage à vide » où les attributions des deux col-

lectivités n'étaient pas clairement définies, ce qui a obligé le lycée Henri-IV à financer luimême des travaux urgents, à l'instar de ceux sur le chauffage qui ont tout de même coûté 23 000 €. Une personne sensée fréquentant le lycée au quotidien ne pourrait remettre en question le caractère hautement problématique du système de chauffage. Ainsi, dans plusieurs

parties du bâtiment, les variateurs - subtil instrument permettant de moduler l'intensité du chauffage - ne sont plus opérationnels, l'utilisation des radiateurs relevant du « tout ou rien ». Face à l'obligation morale de ne pas laisser mourir de froid les internes, l'intendance doit faire fonctionner les radiateurs relativement tôt dans l'année, sans pouvoir « chauffer seulement un peu ». Cette situation constitue à la fois un gouffre financier et une aberration énergétique. Ainsi, la consommation de chauffage - calculée en tonnes équivalents pétrole – a augmenté de 40% au cours des dix dernières années, quand la région dit que «les lycées doivent être des éléments de la politique de développement durable ». La vraie concrétisation d'un tel langage serait de remédier à la vétusté du système de chauffage, voire d'engager une réflexion sur l'isolation d'un bâtiment dont les fenêtres datent du siècle dernier. Les collectivités ont tout à y gagner, sur le long

terme – même si les élus n'y sont pas habitués –, car cette surconsommation s'avère très onéreuse. De plus, la sollicitation abusive d'un système de chauffage déjà peu performant pourrait provoquer un jour une panne généralisée (de préférence un 15 janvier, sinon c'est pas drôle). Finalement, l'établissement a dépassé son budget de viabilisation (c'est-à-dire eau, chauffage, électricité...) de presque 30% l'an dernier, à quoi s'ajoutent 150 000 € de travaux engagés sur les fonds propres du lycée et 60 000 € dus par l'Agence de services et de paiement de l'État, pour financer les contrats aidés.

Vie lycéenne

Une personne sensée

ne pourrait remettre

en question le caractère

hautement

problématique du

Bien que cela soit resté souvent inaperçu, cette année scolaire a été l'occasion d'un renouveau de ce qu'on appelle communément la « vie lycéenne ». Qu'il s'agisse du Fil Rouge – avec des séances de grande qualité –,

des tournois sportifs ou même de ce journal, les actions se sont multipliées. Dans un lycée – et un système – où beaucoup de choses sont ramenées aux strictes compétences académiques, il est de bon augure que ce genre d'initiatives voit le jour, mettant en valeur ce qui ne peut transparaître des notes. Ayant bien compris que cela faisait pleinement partie du « proces-

système de chauffage. pleinement partie du «processus d'éducation », l'administration n'a eu cesse de soutenir ces projets et nous espérons que cela incitera les élèves à les reprendre l'an prochain. Peut-être cela a-til été encore moins visible durant l'année, mais les instances de la démocratie lycéenne à l'échelle de l'établissement, à l'instar du CVL, sont en train de recouvrer leur dynamisme [Attention, l'auteur de ces lignes peut manquer d'objectivité quand il parle du CVL (ndlr)]. Malgré le procès en inaction qui lui est fait, les choses changent progressivement, avec l'organisation d'événements et une participation accrue aux prises de décisions liées aux élèves. Ainsi, le CVL a décidé de lancer une consultation à l'échelle de l'établissement, afin de dresser un rapport exhaustif des attentes des élèves qui sera présenté en conseil d'administration

pour que des mesures soient prises à la rentrée pro-

chaine. N'hésitez pas à lui transmettre dès maintenant

ΑL

vos recommandations et questions!

LE TRIOMPHE DE CÉSAR



Nous sommes en avril, au Quartier latin, en l'an de grâce 2014. Le soleil règne sur la montagne et la couronne de ses rayons.

Le moment que je préfère dans ma promenade matinale, devenue un véritable rite que je ne manquerais pour rien au monde, est celui où, un peu essoufflé, j'aperçois la silhouette du lycée Henri-IV. Lorsque enfin je me retrouve devant le portail imposant du lycée qui autrefois s'ouvrait pour mes camarades et moi et qui maintenant me toise insolemment et me sépare de mes années d'étudiant, une joie, redoublée par l'effort que j'ai fourni, se mêle à une certaine mélancolie... Mais aujourd'hui, samedi 12 avril, le portail est grand ouvert et je devine le cloître paisible, enclos dans les murs historiques et masqué à demi par la grille noire entrouverte. J'hésite mais, poussé par la curiosité et une marée de souvenirs, je franchis le seuil d'un pas indécis. Le cloître semble en fête. Les couleurs sont vives et se conjuguent avec harmonie. Je cueille du regard les belles tulipes. L'atmosphère vaporeuse m'enivre et me rend mon cœur de seize ans. J'emprunte l'allée centrale. Les cailloux frémissent sous mes pas. Tout est calme. Tout? Non! Derrière le silence, des sons me parviennent : un brouhaha confus de voix aux timbres variés auxquelles se mêlent des airs de flûte et de trompette. Que se passe-t-il donc? Je me laisse guider par les sonorités joyeuses jusque dans la cour Musset.

Médusé, je m'arrête net devant un spectacle inattendu. Une foule d'élèves contemple un défilé et l'accompagne dans une liesse partagée. Je me joins au rassemblement, on me prendra sûrement pour un enseignant. J'en vois d'ailleurs plusieurs dont le visage exprime la joie de la jeunesse estudiantine retrouvée. Parmi eux, une enseignante semble particulièrement impliquée dans l'événement. Du geste et de la parole, elle guide les élèves et orchestre le défilé avec allant et enthousiasme, tel un général romain. À ma gauche, un élève s'exclame : « Ils ont oublié César ! » César ? ! Eurêka ! En ce 12 avril, où le nom de Jules est à l'honneur, c'est donc au triomphe de César que j'assiste. Pourtant, pas de César encore parmi la foule des sénateurs en toge blanche qui ont perdu leur gravité proverbiale pour esquisser des sauts de joie. Une vestale même semble démentir l'austérité de son ordre par un pas de danse. Une jeune fille vêtue d'une somptueuse tunique violette arbore une attitude royale, un serpent noir enroulé à son bras. Il s'agit sans doute de Cléopâtre. Un tigre majestueux l'accompagne. D'autres animaux complètent le cortège. Enfin César! Un peu en retrait, vêtu de sa toge rouge et portant la couronne d'or, il lève le bras droit d'un geste auguste et bienveillant. Tout s'arrête l'espace d'un instant : la joueuse de flûte, droite comme un i, lève les bras au ciel et lance vaillamment, d'une voix quelque peu mâle, la devise de l'imperator, Veni Vidi Vici. Les sénateurs, les prisonniers, les esclaves et le miles la saisissent au vol et reprennent en chœur la formule proverbiale. Je lève les yeux vers le ciel. D'autres élèves se penchent aux fenêtres, autant de bouquets de têtes rieuses! Puis le cortège s'achemine vers le cloître. La foule d'élèves, de professeurs et de photographes est de plus en plus dense. Je me fraie tant bien que mal un chemin : je ne veux pas manquer une seule étape du triomphe!

Je prends un peu de distance. Dans le cloître, les airs de trompette, les lazzis de toutes sortes, les éclats de rire et les déclics des appareils photographiques s'unissent aux couleurs vives dans un véritable feu d'artifice. Une silhouette se distingue de la foule par le sérieux de son maintien. Cet homme en costume arbore un franc sourire. Le proviseur du lycée semble se réjouir de l'événement. À ses côtés, une jeune femme, son adjointe sans doute, assiste elle aussi au défilé. Soudain, plus rien ne bouge, silence complet. Le cortège s'est arrêté devant la loge. Un élève, écharpe rouge sur la tête, se tient à proximité de César. «Je savais que M^{me} Blaire nous réservait une surprise!» s'exclame le proviseur. En effet, M^{me} Blaire, le professeur qui prend particulièrement à cœur le déroulement du défilé, se tient aux côtés de l'élève pour annoncer d'une voix claire : « César a affranchi le rubicond! » Tiens tiens, ce jeu de mots me dit quelque chose... Madame Blaire ne serait-elle pas une adepte des albums de Goscinny, plus précisément de celui intitulé Astérix en Hispanie? En réponse à l'enthousiasme manifesté par un barbare germain aux cheveux roux (d'où l'écharpe rouge sur la tête de l'élève), Goscinny attribua à César un élan de générosité : il aurait affranchi le barbare aux cheveux flamboyants, comme il avait franchi la rivière symbolique. Toute la foule répète en chœur : «César a affranchi le rubicond!» Je me prends au jeu et rejoins le groupe des enthousiastes. «Allez hop!», lance M^{me} Blaire dans un éclat de rire, pour engager la joyeuse troupe à continuer le triomphe. «C'est fini?» Tandis que la foule se disperse, le cortège quitte le cloître pour retourner dans la cour Musset et, d'un pas assuré, rejoindre l'escalier des Grands Hommes. Que va-t-il se passer à présent? Voilà César qui, tant bien que mal, s'agenouille devant les marches, et, tout en conservant sa prestance, gravit l'escalier à genoux.

Nous sommes tous ravis. «Ça fait six mois qu'elle me le demande! » s'exclame le proviseur du lycée. Quel beau moment! C'est alors que, dans un élan unanime, tous les élèves s'exclament : «Ave M^{me} Blaire! Ave M^{me} Blaire! » Et le proviseur conclut sur une touche d'humour :

- « Vous reviendrez comme ça à la rentrée!
- Chiche », répond un sénateur.

En quittant le lycée Henri-IV, je m'aperçus que le soleil ne régnait plus sur la montagne mais, dans mon cœur, demeurait comme un lointain appel de ma jeunesse ensoleillée.

MK



MA CLOPE

«MONSIEUR BRAMARD, UNE CIGARETTE? – MERCI, J'ESSAIE DE COMMENCER!» OSS 117 : LE CAIRE, NID D'ESPIONS, DE MICHEL HAZANAVICIUS, 2006

«Excuse-moi, t'aurais pas une cigarette à me dépanner?», «T'as pas du feu?» ou bien encore «Tu peux me passer une clope, je te la rendrai» sont des phrases que l'on entend assez fréquemment à la sortie du lycée. Il suffit de sortir à 15 h 30, de traverser le nuage flottant au-dessus des têtes qui se perd dans le ciel parisien pollué pour entendre ces questions si récurrentes et se faire taxer.

Mais pourquoi fumer est-il si courant dans notre beau lycée? «Ça me déstresse, je ne peux pas m'en passer», disent certains. «Quand tu bois un café, c'est vrai que ça le fait moins sans clope», disent d'autres. «J'ai commencé il y a trois ans, donc du coup, j'arrive pas à arrêter maintenant, c'est con. » C'est vrai qu'il y a trois ans, il y avait le brevet, examen réputé pour sa complexité. Cela excuse tout. Il n'empêche, il est vrai que beaucoup fument dans ce lycée, à différentes fréquences.

Stress, habitude donc. Mais ces jeunes gens, s'ils ont commencé, c'est bien pour une raison concrète, non? Celle de faire comme tout le monde? C'est ce que répètent d'un air supérieur certains, qui se targuent de n'avoir jamais touché à ça. C'est une réponse un peu bateau.

La cigarette, une échappatoire à notre frustration? Ah, mythe d'un lycée où les élèves sont des machines, des poneys de concours. Pourquoi passons-nous pour des abstinents volontaires, des sacrificateurs de jeunesse au profit des études? Nous autres, lycéens, prépas, avons besoin d'un peu de liberté. Elle peut s'exprimer sous plusieurs formes, la cigarette étant la plus répandue. C'est un peu un moyen d'émancipation, presque un moyen de rébellion. Mais de nos jours, vu le prix du tabac, c'est également un indicateur social. Quantité, indus ou roulées... Pourtant, notre beau lycée est en soi une contradiction. En effet, d'un point de vue sociologique, ce sont les classes les moins aisées qui sont les plus grandes consommatrices de tabac, tandis que les classes plus riches fument moins. Cependant, on ne va pas dire que notre lycée est un échantillon très représentatif de la société globale. Par ailleurs, fumer vient généralement par effet de masse : quand un commence dans un groupe, les autres vont s'exécuter, tels des moutons de Panurge. Et on ne vous parle pas des figures du vieil Hollywood, objets de fantasme qui prenaient des cours pour apprendre à fumer leurs cigarettes sensuellement. Si vous ne nous croyez pas, vous n'avez qu'à regarder Sunset Boulevard (1950), de Billy Wilder, Gilda (1946), de Charles Vidor avec la sublime Rita Hayworth, ou Breakfast at Tiffany's (1961), de Blake Edwards avec celle qu'on ne décrit plus, Audrey Hepburn.

Alors on vous fait le récap' : on fume par stress, par désir de liberté et pour imiter les autres, puis on continue par habitude. Mais bon, rappelons-le même si c'est suffisamment écrit sur nos paquets, FUMER TUE (comme 0% des buveurs d'Orangina. Si vous avez des tendances suicidaires, privilégiez une consommation nulle d'Orangina au tabac). Alors, si vous, âme sensible, ne fumez pas, ne commencez pas sous l'influence de notre article. Fumer, c'est le Mal. Fumer, c'est la Mort! Écoutez un peu, les sixièmes, oh!

«LES CIGARETTES ONT AU MOINS LE CHARME DE VOUS LAISSER INASSOUVI.» OSCAR WILDE

H4-SCÈNES



Malgré la fermeture pour rénovation du célèbre Théâtre Mouffetard voilà deux ans, il n'est pas rare d'entendre parler de théâtre dans le Quartier latin, et pour cause : on en rencontre jusque dans notre établissement. En effet, nombreux sont les élèves qui s'adonnent à la pratique de cet art au sein d'ateliers théâtre dans le lycée Henri-IV. Ces comédiens en herbe forment des troupes qui se réunissent chaque semaine afin de répéter, sous la direction de M. Capp. Chaque troupe, constituée par affinité entre élèves au début de l'année (lors de la réunion d'information sur les ateliers théâtre organisée à ce moment-là par M. Capp), a choisi une pièce, destinée à être représentée en mai ou juin sur la scène de la salle des Conférences du lycée, devant un public réunissant camarades, amis, personnels de l'établissement et familles.

De Jean Racine à Marcel Aymé, de Molière à Dario Fo, de William Shakespeare à Jean-Michel Ribes : cette année, le répertoire théâtral est riche, pour un total de quinze pièces à l'affiche, tandis que les élèves - collégiens, lycéens, prépas ou anciens élèves - s'étant engagés dans un projet théâtral sont au nombre impressionnant de 242. Leur motivation à l'idée de jouer est toujours grande, et c'est donc avec assiduité (et surtout vif enthousiasme) qu'ils procèdent aux répétitions ainsi qu'à la conception des décors, à quelques jours des représentations, parfois pendant des journées entières.

Les ateliers théâtre du lycée scellent ainsi l'alliance rare et fort recherchée de l'art et du loisir, car rien de tel en effet pour se changer les idées, au beau milieu d'une semaine de cours, que de répéter pendant une heure une pièce que l'on aime, au sein d'une troupe où la bonne entente règne. Éclats de rires et trous de mémoire – l'éternel ennemi du théâtre, tant combattu mais toujours présent – sont monnaie courante durant ces heures où l'on recherche le ton juste, sachant parfaitement que le résultat final, à la représentation, n'aura rien à voir avec ce que l'on pouvait imaginer au début de l'année, en lisant la pièce pour la première fois.

Au programme 2014, entre autres, *Les Bonnes* de Jean Genet le 23 mai, *Les Plaideurs* de Jean Racine le 4 juin, *Le roi se meurt* d'Eugène Ionesco le 7 juin, *Faut pas payer!* de Dario Fo le 13 juin, *Clérambard* de Marcel Aymé le 14 juin, *Les Femmes savantes* de Molière le 17 juin ou encore *Les Révérends* de Slawomir Mrozec le 24 juin. À bientôt dans le public! Nous vous attendons nombreux.

LAPIDATION VIRTUELLE

Le monde s'indigne au quotidien d'actes de barbarie proférés dans des régions considérées comme «moins développées», «en développement» et autres qualificatifs par lesquels il faut entendre «c'est normal qu'ils agissent comme des brutes, après tout, le capitalisme et la démocratie, chez eux, c'est pas encore ça, un jour peut-être, ils seront enfin aussi civilisés et policés que nous, qui sait!» Lapidation, exécution et autres déchaînements de l'opinion contre un bouc émissaire, nous rappelant étrangement les chasses aux sorcières du Moyen Âge,

sont ainsi les objets des considérations scandalisées tout autant que légèrement condescendantes et soulagées de l'Occidental moyen qui, derrière son clavier, se rassure : heureusement, ce genre de choses, ça n'arrive plus chez nous! Mais est-ce vraiment le cas? Sommesnous aussi bien dressés que nous en donnons l'air? Un clic de souris bien positionné détromperait bien rapidement le naïf civilisé... En effet, à côté des articles de

beauté, de bien-être, de politique ou de sport, côtoyant les vidéos artistiques, musicales ou humoristiques, ou encore les blogs et autres sites Internet, on trouve un lieu où se déchaînent la méchanceté pure, la haine gratuite et la provocation raciste, avec une violence à en perdre toutes ses illusions sur la supposée bonté originelle de l'homme, et qui ferait d'un curé un athée hobbesien : la section des commentaires. Les monarques, en ce royaume de la débauche immorale, sont les trolls, ces internautes qui profitent de toute occasion pour lancer remarques polémiques, insultes et même menaces, envers une victime dont le seul tort aura été de voir affichée, volontairement ou non, une partie de sa vie sur Internet. Sous couvert de l'anonymat s'opère chez ces

citoyens lambdas une véritable désinhibition faisant ressortir une méchanceté infâme, jouissance perverse du malheur qu'ils causent à autrui; un Freudien dirait certainement que leur Ça prend alors le contrôle de leur personnalité au détriment de leur Surmoi, qui disparaît en même temps que leur identité. Pas de punition possible envers ces inconnus, hommes certainement tout à fait fréquentables dans

la vraie vie, lieu où chacun de leur acte

est historicisé, retenu contre eux

dans ces fameux «dossiers» mentaux qui classent tous les comportements embarrassants d'une personne afin de posséder une arme de chantage contre lui, celle de pouvoir l'humilier à souhait en rappelant les faits aux autres membres du groupe social. Car, sur Internet, comment savoir que cet «Anonyme», qui insulte copieusement un

jeune pré-adolescent ayant fait l'erreur de croire qu'il avait le potentiel de devenir un chanteur à succès (et l'on ne peut donc pourtant pas dire qu'il ait mis la barre haut question ambition, soit dit au passage), est en fait votre voisin, si poli quand il vient manger chez vous, mais un peu frustré de n'avoir pas réalisé ses rêves d'enfant, ou bien votre meilleur ami, qui s'ennuyait ce jour-là et avait envie de s'amuser un peu? L'anonymat permet de véritables lapidations virtuelles, cyber-lynchages mobilisant une communauté de gens qui ne se connaissent pas, contre des gens qu'ils ne connaissent pas, mais qu'ils ont rencontrés au détour d'un clic. Comme dans le passé, ces groupes d'individus, pourtant isolés, se rassemblent pour observer et participer à la déchéance du fautif. Et, s'il se suicide, tant pis pour lui; après tout, «il n'avait qu'à pas s'afficher». MT

CHRONIQUE D'UN PAON

Plus un bruit dans

la salle. La nature

se recueille.

Tout est suspendu.

épreuve est terminée, veuillez vous lever et cesser d'écrire!» Ces douces vociférations mélodieuses résonneront encore longtemps à mes oreilles, et ce n'est pas sans une certaine nostalgie que je m'attarde désormais près de ce hall de la Pinède qui fut pendant quelques semaines, croyez-le ou non, le théâtre d'âpres combats. Mais commençons par le

commencement. Je suis Léon, l'un des paons du Parc floral et, si j'ai décidé de prendre la plume, c'est pour vous faire part des événements qui sont venus égayer, il y a quelques jours, la torpeur printanière dans laquelle je vivais.

Tout commença le lundi 14 avril, quand, alors que je folâtrais de bon

matin dans les allées du Parc, comme à mon habitude, je vois débarquer des hordes de jeunes individus armés de stylos, fiches et autres convocations. Je compris bientôt les raisons de cette inhabituelle agitation : le Parc floral avait été, cette année, choisi pour accueillir les concours. Bien décidé à ne rien perdre d'une bataille qui s'annonçait aussi intense qu'acharnée, je parvins à m'approcher de l'immense hangar dans lequel étaient désormais parqués les malheureux, de manière à pouvoir assister en toute impunité, à travers la baie vitrée qui me séparait des soldats, à la représentation qui allait avoir lieu. Je me délectais depuis cet endroit d'un spectacle dont mes mille yeux ne perdaient pas une miette. Mes longues heures d'observation quotidienne me permirent ainsi d'élaborer progressivement une typologie de ces combattants.

Suspendons donc un moment notre aventure pour nous pencher sur les différentes espèces qu'abritait cette gigantesque grange. Le Stressé arrive en moyenne une heure et demie avant le début de l'épreuve. On ne sait jamais. Imaginons qu'il oublie sa convocation : il aurait toujours le temps de retourner la chercher chez lui. Imaginons que le métro soit en grève. Imaginons que des extraterrestres prennent le bus en otage. Imaginons qu'un tremblement de terre anéantisse les réseaux de transports urbains : il aurait toujours le temps d'y aller à pied. On ne sait jamais. Donc, mieux vaut partir avec une bonne marge. Après avoir enregistré scrupuleusement dans sa mémoire, déjà gorgée de dates, de citations et de concepts philosophiques, le trajet en métro, il visualise une ultime fois sur Google Maps le parcours à pied qu'il aura à effectuer. On ne sait jamais. Il vérifie une dizaine de fois dans son sac qu'il n'a oublié ni convocation ni carte d'identité. Ni stylos, cartouches, surligneurs, et autre attirail de guerre. J'eus ainsi l'occasion de voir l'un d'eux vider son sac pour équiper sa table d'un véritable arsenal : le sac d'un Stressé pourrait assurément servir de fournisseur à la papeterie de Gibert Joseph. Imaginons qu'un stylo ne fonctionne plus. On ne sait jamais. Après avoir profité de son heure et demie d'avance pour plonger frénétiquement dans une forêt touffue de fiches – ima-

> ginons qu'il relise THE bonne fiche juste avant l'épreuve. On ne sait jamais –, le Stressé se rue sur sa table dès l'ouverture de la salle pour préparer consciencieusement ses copies. À l'inverse, c'est à H moins deux minutes qu'arrive le Flegmatique, qui traverse les bataillons d'une démarche olym-

pienne sous les yeux effarés du Stressé, pour rejoindre tranquillement sa place dans les rangs. Le Flegmatique, vétéran, vieux briscard des concours ou fumeur d'herbe, passe volontiers une bonne heure pendant l'épreuve à prolonger une nuit qui fut apparemment trop courte à son goût.

Mais revenons à notre récit. Les sujets venaient d'être distribués – face cachée. L'épreuve allait commencer. Sans être à l'intérieur de cet antre fatal, je n'en sentais pas moins la tension qui perlait sur les fronts des jeunes recrues. Plus un bruit dans la salle. La nature se recueille. Tout est suspendu. Puis l'arbitre donne le coup d'envoi : bruissement des feuilles qui se retournent, visages enjoués qui ne tarderont pas à déchanter, visages décomposés qui transpirent un «mais qu'est-ce que je vais bien pouvoir dire sur ce sujet?!? » affolé, visages blasés qui semblent marmonner un «quand faut y aller, faut y aller... Vivement dans six heures... » Dès lors, si les secondes précédant le début du match ont pu sembler interminables, les heures s'écoulent désormais bien trop rapidement pour certains. Une heure passe. Les amoureux de la cuvette s'en vont alors quérir auprès de la Muse Vécée une inspiration qui semble fuir désespérément leur plume. Une nouvelle heure passe. C'est alors au tour des touristes – ou des génies – d'entrer en lice pour rendre leur copie. Je lance de temps à autre quelques encouragements de ma plus belle voix. Si l'animation et le spectacle sont en grande partie assurés par le troupeau des lattrinophiles, les pauses «repas» constituent également une source de divertissement non négligeable. Tous griffonnent laborieusement à l'encre de sueur des propos qu'ils essaient de rendre intelligents. Les heures s'envolent et, avec elles, la sérénité des rares participants qui affichaient initialement une décontraction

fanfaronne, mais qui trépignent désormais sur leur chaise en s'enlisant dans leurs brouillons. Les stratégies des brouillons me permettent d'ailleurs de constater l'émergence de nouveaux types dans la classification que j'avais déjà entreprise : ainsi, si le Laconique ne daigne gratifier son brouillon que de trois modestes lignes qui suffiront à exprimer l'intégralité de sa pensée, son collègue opposé, le Logorrhéique, vomit sur de malheureuses feuilles de brouillon les idées bavardes que le sujet suscite en son cerveau prolixe, hélant tous les quarts d'heure un surveillant qui vient ravitailler le verbeux au bagou volubile. Mais je m'égare.

Voilà justement le terme des combats. Après les charmantes politesses d'usage en fin d'épreuve, ce « On ne bouge plus! Posez vos armes! Les mains sur la tête!» aboyé au micro par le ténor de la salle et repris en écho par les chœurs cacophoniques des geôliers, la majorité des soldats dépose docilement les armes. Quelques malheureux tentent désespérément de protéger leur copie des griffes avides des surveillants pour gribouiller les ultimes mots qui parachèveront un chef-d'œuvre qu'ils ne reverront jamais, mais doivent bientôt, devant les menaces impitoyables, hisser le drapeau blanc. S'ensuit alors un tumulte auquel participent les « Chut! » et les « Sortez en silence! » des gardiens des lieux qui, après les avoir fait languir pendant d'interminables minutes afin de leur rendre leur convocation, précieux talisman qui leur octroiera le droit de pouvoir s'infliger une nouvelle séance de supplice pour les jours suivants, libèrent les meutes harassées. Les survivants quittent le navire en ordre dispersé. Les uns, obéissant à l'irrésistible appel du ventre ou à une doctrine du « moins je passe de temps dans ces lieux de perdition, mieux je me porte », évitent rigoureusement tout contact humain et déguerpissent comme des bêtes farouches sans demander leur reste. D'autres, au contraire, s'attardent pour se livrer au jeu masochiste consistant à discuter du sujet - les six heures de torture ne semblant pas avoir suffi. L'immense majorité se liquéfie dans une sorte d'état second qui tient à la fois du zombie et du drogué. Puis tous finissent par s'égailler... pour revenir plus aguerris que jamais, fleur à la plume, dès le lendemain.

Ce fut ainsi pendant plusieurs semaines, durant lesquelles s'instaura ce rituel quotidien dont j'ai essayé de donner brièvement un aperçu qui reste bien imparfait. Si mes encouragements puissamment clamés pendant les épreuves ne manquèrent pas de signaler ma présence à ces confrères à (stylos-)plumes, je ne perdis jamais l'opportunité de me manifester auprès des quelques attachants guerriers qui semblaient trouver du réconfort dans ma présence et m'accordèrent l'honneur de faire crépiter au-dessus de ma tête les flashs de leurs portables. Je me suis même laissé dire que l'un d'eux aurait eu la drôle d'idée d'écrire un article en mon nom! Qui sait? Peut-être deviendrai-je un jour la mascotte des survivants du Parc floral, qui, peut-être, lisent en ce moment même ces lignes et savent que je dis vrai. Quant à vous qui ne connaissez pas encore les joies de ces combats formateurs, mon témoignage est là non pour vous effrayer, mais pour vous inviter, pourquoi pas, à entrer dans les glorieuses traces de vos aînés. Peut-être vous retrouverai-je au Parc floral dans quelques années! N'hésitez pas à passer me voir! Bon vol à tous, et vivement avril prochain!

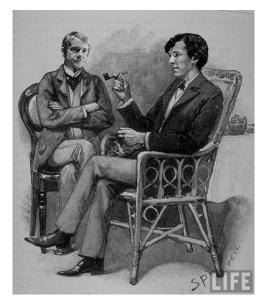


arts et littérature

Sherlock est

désormais le reflet

d'un fantasme



SHERLOCK HOLMES: L'ENVERS DU DETECTIVE

Monument de la littérature anglaise, porté à l'écran dès les débuts du cinéma, on le dit génial, voire surhumain. Mais qu'en est-il vraiment?

Nherlock Holmes, c'est d'abord une silhouette, une Opipe, une casquette à double visière, un prénom improbable. La longévité du mythe suit l'évolution des époques, le transposant au XXIe siècle, comme dans les séries Sherlock et Elementary. En bouleverser la représentation traditionnelle revient à questionner les fondements de la légende : il s'agit de déconstruire pour mieux recréer, interroger le personnage pour mieux lui répondre.

Le détective londonien de la fin de siècle est le garant d'un ordre, un mercenaire de la lutte des classes. Il représente le verrou entre l'aristocratie, à laquelle il appartient, et le peuple, que Conan Doyle ne repré-

sente pas comme prolétariat mais comme masses : le danger vient de l'extérieur, de cette ville qui est une explosion humaine, représentation exacerbée du danger intérieur, l'instinct face auguel Sherlock incarnerait le contrôle de soi.

Et pourtant... Formuler une théorie avant de connaître les éléments matériels, c'est vouloir faire plier la réalité à la représentation que l'on en a. Or c'est le fait qui précède l'idée. D'où : le constat précède l'analyse, l'action précède la réflexion - pour Sherlock Holmes, la réflexion est action. Sa fameuse froideur n'est pas le signe d'une emprise sur soi mais d'une superposition parfaite de l'être et de la fonction. Élément de l'extérieur, il regarde à distance. Et tout semble si parfaitement correspondre à ce qu'il nous dit qu'on le prendrait presque pour un metteur en scène brechtien. Mais Sherlock n'est pas metteur en scène : il commente, et au besoin dévoile. Toute l'ambiguïté de Sherlock Holmes est là : cette « personnalité fascinante » est une « impersonnalité », un refus de la part de Conan Doyle de l'inscrire dans une continuité humaine. Le regard de Sherlock n'a pas de fonction de communication mais uniquement de regard : un regard qui a pour seule fonction le regard, c'est la clef de son analyse (quasi) infaillible. C'est l'homme qui ne dit pas «je », l'homme à la troisième personne. Presque plus un monstre qu'un homme, car dépourvu de dualité, d'inconscient.

Le Sherlock moderne est bien cet homme autre que dépeignait Arthur Conan Doyle : officieusement appelé par la police, il est hors la loi. Ce n'est jamais un juge. Mais l'élément qui prime désormais est son extraordinaire célérité mentale. Sherlock concurrence Internet, il est lui-même un moteur de recherche humain. Il a accéléré au rythme des époques, au fil de ses représentations. En évoluant, le personnage est paradoxalement resté le même : un homme moderne dans un monde moderne.

Pourtant, la signification du personnage a été dépla-

directement la question de l'ordre de classes que celle de l'individu luimême, de la définition de l'humanité. Clément Rosset disait de certains films de Jean-Luc Godard qu'ils étaient construits sur une équivoque, une oscillation sous-

cée : les représentations les plus récentes posent moins

jacente entre thème et contre-thème, entre expression et contradiction. Aussi Sherlock est-il désormais le reflet d'un fantasme, celui du dépassement de la machine par l'homme qui l'a créée, grâce au développement de la méthode, de la lucidité, de la rapidité intellectuelle surtout, tendant vers une connaissance globale et totale du monde. Mais n'est-il que cela? Le personnage ne représenterait-il pas, presque tacitement, la crainte d'un tel modèle, d'un homme impersonnel? Car Sherlock, s'il est (presque) une machine à réfléchir, nous semblerait pour un peu incapable de penser.

Ne le lapidez pas pour autant : ce serait terriblement dommage. Car, même antipathique, Sherlock vaut encore et toujours le détour. LR

«QUAND ON REGARDE LA VÉRITÉ DE BIAIS, ON LA VOIT MIEUX»

19 h 30. C'est presque la bonne heure pour accéder sans trop patienter à la rétrospective Henri Cartier-Bresson (1908-2004) qui se tient actuellement au Centre Pompidou. Une moustache imposante vous invite à plonger dans l'univers de celui que l'on surnommait «l'œil du siècle».

Le visage. Il tarde à apparaître dans les premiers dessins ou «épreuves gélatino-argentiques». Il se révèle ensuite dans toutes ses expressions. Il peut soit se multiplier, lors du défilé du roi George VI, des funérailles de Gandhi ou d'un simple match de base-ball, soit se cacher.



Livourne, 1933

Voile. Il enveloppe la statue, l'enfant, ou peut-être rien du tout. On aimerait tant pouvoir soulever l'étoffe, savoir si notre imagination peut s'approcher de la réalité. Impossible pourtant car la photo fige.

Mouvement. Capital chez Cartier-Bresson, réputé pour son pas de côté qui lui permet de capter...

...l'instant décisif. C'est là que réside tout le talent du photographe. C'est dans la saisie de cet instantané, et pas un autre, que sa sensibilité s'exprime (voir photo).

Géométrie. Omniprésente dans la composition de ses œuvres. Héritage cubiste bien entendu.

Rencontres et influences. Nombreuses chez Cartier-Bresson. André Breton, Luis Buñuel et le surréalisme ou encore Eugène Atget.

Photoreportage. Activité très prenante dans les années 1930. Mais, c'est plutôt la foule qui est sujet de la photographie. Bien plus intéressant! Les badauds sont comme surpris dans leur activité admirative, figés dans leur vivacité.

Enfin, un élément envahissant, jacassant et pressant. Vous aurez reconnu les dizaines de visiteurs qui font partie intégrante de l'exposition finalement. Il y a celui qui y va de son petit commentaire à chaque photographie pour impressionner son

compère approbateur, celui qui râle parce que tu ne suis pas le flux, mais aussi le mètre quatre-vingt-dix qui n'hésite pas à se planter devant mon petit mètre soixante-dix.

Encore et toujours, je ne peux que vous dire : «Précipitez-vous y!» car qui pourrait prétendre restituer dans cette simple brève l'œuvre d'Henri Cartier-Bresson. En tout cas, sûrement pas moi.

Pratique

Cartier-Bresson Jusqu'au 9 juin, de 11 h à 23 h dans la Galerie 2 du Centre Pompidou. Gratuit pour les moins de 18 ans, sans passage en caisse. Pour les moins de 26, il faudra faire la queue... Mais ça vaut le coup!



ROBERT MAPPLETHORPE, SCULPTEUR DE LA BEAUTÉ « Si j'étais né il y a cent ou deux cents ans, j'aurais été sans doute sculpteur, mais la photographie est une façon rapide de regarder, de créer une sculpture. » Robert Mapplethorpe, figure provocatrice et poétique du milieu intellectuel gay new-yorkais des années 1970-1980, est un Michel-Ange moderne : quoi de plus semblable en effet entre la sculpture d'un sphinx et la photographie d'une poitrine de femme jaillissant du cadre, entre le bronze d'un Africain et le portrait d'un de ses nombreux amants noirs, entre le corps musclé d'un Spartacus romain et celui d'un Afro-Américain new-yorkais? S'appuyant sur une vision antique de la beauté et de l'idéal, Robert Mapplethorpe transcende les codes pour définir sa propre perfection, qui réside dans la tension des corps, la pulsion sexuelle et les contrastes : contraste entre le noir et blanc de la photo, et de ses modèles noirs et blancs, opposition masculin-féminin à travers sa muse Lisa Lyon, au corps bodybuildé tel Schwarzy, contraste entre puissance sexuelle, violence et fragilité d'une fleur, entre étrange et quotidien lorsqu'il photographie Patti Smith. Maîtrise harmonieuse des contraires, dans la modernité, qui célèbrent l'universalité de la beauté.

Pratique

À voir absolument au Grand Palais jusqu'au 13 juillet 2014 - ouf, le bac sera passé‼ Tous les jours de 10 h à 22 h (fermeture à 20 h dimanche et lundi). Plein tarif : 12 €; réduit : 9 €

BERLIN 25 ANS APRÈS

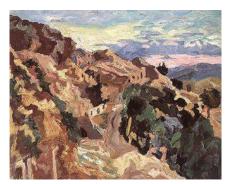


Berlin a vingt-cinq ans d'histoire depuis que le Mur est tombé. Qu'en est-il de cette ville divisée pendant plus de quarante ans, symbole de la division du monde entre Est et Ouest? La séparation reste malgré un quart de siècle de réunification : les immeubles nouvellement restaurés de l'Est semblent être des façades artificielles, et ceux de l'Ouest rappellent étrangement toute capitale occidentale typique. Pourtant, la ville a retrouvé peu à peu un visage uni à travers cette muraille de séparation que se sont appropriée les artistes. Car le Mur est devenu une œuvre d'art. Détruit à sa chute, il n'en est resté que les différents morceaux gardés pour commémorer le «Mur de la Honte». Mais certains morceaux ont été récupérés et placés à la célèbre East Side Gallery, en plein air, permettant de longer pendant une longue promenade des œuvres de street art. Un saut à Berlin, qui renaît de ses cendres, entre clubs et boutiques de souvenirs ineptes où l'on peut acquérir des «morceaux du Mur», peut être utile pour les germanistes, et même pour les autres, qui voudraient apercevoir un des visages de l'Allemagne. EF

CHRONIQUES ITALIENNES

Qualcosa mi ha fermato a Eboli (« Quelque chose m'a arrêté à Eboli »)

Carlo Levi, médecin turinois et antifasciste notoire, fut envoyé en résidence surveillée de 1935 à 1936, dans un village pauvre et isolé de Lucanie (vous chercherez sur la carte mais, grosso modo, c'est le Sud!). Nous vous emmenons au plus vif de son témoignage!.



La Lucanie vue par Carlo Levi. Était-il myope?

Vonfinato, confinato, ces mots me tourmentaient. J'allais être «confiné». / Je me demandais ce que ça voulait réellement dire. Tellement d'histoires et de rumeurs de camps de travaux forcés. Des opposants qu'on traîne comme des chiens, ça me faisait froid dans le dos.

J'suis médecin, moi! J'ai mes clients, ma famille, mes amis. Pourquoi dois-je quitter Turin? Quitter ma pauvre ville. Tout cela à cause d'un instituteur qui a mal tourné. Un presque-rouge devenu très noir. Un petit chauve resté chauve, et petit. Me permet-on ici de le citer? J'ai bien peur qu'un milicien ne monte la garde derrière mon dos. C'est vrai, depuis 1922, j'suis antifa... et alors? Dois-je être blâmé? Eux, là, derrière moi, m'ont simplement confiné. Mis en résidence surveillée. C'est une prison, on

peut le dire. Et surveillée par qui, d'abord? N'est-ce pas moi qui doit habituellement surveiller les malades? Ne dois-je pas ici assister les nombreux déficients mentaux qui gangrènent aujourd'hui ce pays?

Y a-t-il un bon Dieu sur cette Terre? Je pourrais bien en douter. Non, non, j'suis pas athée; ni réellement communiste, d'ailleurs. J'suis qu'un médecin, p'tain! Pourquoi vient-on m'embêter?

La route fut longue, de Turin à Grassano. Encadré par deux colosses du régime pendant huit heures, train, autobus, auto déglinguée. Ah, on les traitait bien, les confinati, je peux vous le dire. J'ai passé quelques mois à Grassano. Y'avait rien. J'étais nostalgique de Turin. C'est tout. Ces brutes avaient réussi leur coup: m'abattre psychologiquement, couper mon élan vital. Je n'éprouvais pas même de rancœur contre il Duce. Plus rien. Et puis, un jour, on m'a dit : « T'vas aller à Gabliano, ça va't'soigner ! » Un transfert. Et pas à la Lazio², cette fois. Pas de montant, pas de magouilles. Juste une heure de marche.

Les autorités ont voulu m'isoler. Me rapprocher de la misère, de la solitude, pour que je perde mon humanité, ma raison d'être. J'ai vu c'que c'était, leur misère. Je l'ai vue, de mes propres yeux. J'ai vu ce qu'était l'Italie, sa jeunesse pleine d'espoir, ses hommes vigoureux, tout ce que le régime vante.

J'ai vu tout le contraire, moi, à Gabliano. Des bêtes, des pauvres bougres traînant leur souffrance du matin au soir. Des notables asservissant des sacs d'os, m'interdisant d'aller les soigner. Ils avaient la malaria; on m'a pas laissé les approcher, au début. Pas le droit d'exercer, qu'il disait, le podestat fasciste.

On perd foi en l'homme, je vous jure. Je parlais de Dieu, tout à l'heure. Vous savez ce qu'ils disent, les paysans du coin? Que le Christ n'est jamais venu chez eux, qu'il s'est arrêté au Nord, à Eboli. Ils ne sont même pas chrétiens. « Chrétien » veut dire « homme », chez ces Ritals du Sud. Peut-être qu'ils ont raison, après tout. Des bêtes; ils sont traités comme des bêtes. Rome, l'institution, la louve, oubliant ces villages désertés, négligés, délaissés. Non, pour sûr, le Gesù rédempteur n'est jamais passé par là.

Moi j'ai enregistré. J'ai observé, conservé dans ma mémoire. Toute cette vie brûlante, ralentie les mois d'été, où paysans, porcs et mouches vagabondent, ça et là. Une pauvreté tenace, une terre aride et désolée, que personne n'ose toucher, que nul n'a jamais foulée. Même le Christ n'est jamais descendu ici. Vide, rien. Ils ont raison.



Eux, ce sont des Laziali.

Et pourtant, et pourtant... On s'y attache, à cette terre. Impossible de l'oublier; elle est partout, elle nous tient, nous encercle. N'allez jamais en Lucanie, à moins de désirer y rester pour toujours! De la misère morale de ce petit peuple surgit une chaleur indescriptible. Une chaleur silencieuse : on t'accueille, on te regarde, on te considère. Quand le régime, lui, nous rejette, nous aveugle, nous méprise. вм

¹ Cela va sans dire qu'article et titre sont une retranscription pa(s-)parodique du magnifique roman de Carlo Levi, Cristo si è fermato a Eboli (Le Comte de Monte-Cristo tient une ferme avec Eto'o et Basile Boli, chez nous autres Français). Blague à part, j'encourage vivement sa lecture. 2 Certains laziali (supporters de ce club de football romain) ont eu une fâcheuse tendance aux cris de singe et aux drapeaux noirs.

VIVRE QUELQUE TEMPS DANS LA PEAU DU CAVALIERE¹

Pour ce dernier numéro des Chroniques italiennes (eh oui, déjà), nous avons pensé vous amener au cœur de la politique italienne, souvent ignorée en France. Pour cela, nous vous proposons une courte journée dans la peau du Cavaliere, alias Silvio Berlusconi.

Chiudila e guardami! (Tais-toi et regarde-moi!)

Oh lala, aujourd'hui je dois encore me htaper une séance au tribunal, inutile d'ailleurs puisque tous les juges sont corrompus. Oui, corrompus, car ils ne se laissent pas corrompre par moi, l'un des hommes les plus riches et puissants de la péninsule. Alors j'en déduis qu'ils ont été achetés par le Parti démocrate qui rêve de me voir tomber. Je demande à mon acolyte nain, l'enragé Brunetta : « c'est quoi le procès aujourd'hui? », j'en ai tellement que je ne me souviens plus duquel il est question cet après-midi. «Grumph, c'est celui... gnarf... de la petite Ruby... héhé ». Encore une histoire de fesses! Pourtant je pensais bien avoir payé assez pour que ça ne se divulgue pas... Fichtre! Mes soirées bungabunga commencent à me coûter un peu cher. Bon,

direction le siège du PDL. Ah non, maintenant, on a remasterisé le Parti, comment qu'il s'appelle déjà? Beuh, aucune idée.

12 h J'ai une petite faim. Cette réunion interminable où tout le monde me lèche les bottes commence à me les briser. Pourquoi ai-je donc mis des anciennes mannequins en sénatrices? Ça doit être pour les récompenser de leurs géné-

reux et loyaux services, héhé. La Santanché continue à me parler de Dùdù mon caniche, quelle barbe! Vivement le procès, au moins on assistera à quelque chose de rigolo. Maintenant, je peux même plus aller au Sénat, même feu Claudio Abbado est venu voter la sentence qui m'excluait de l'assemblée! Depuis quand un chef d'orchestre peut-il être sénateur, alors que moi, élu du peuple et unanimement soutenu par lui, je dois rester à la maison à me ronger les ongles? C'est du jamais vu!

14 h Je m'étais jamais rendu compte que le tribunal pouvait être si drôle : les gens crient tous contre moi, mais à la fin, aussi brillant que soit l'accusateur, c'est toujours moi qui gagne! Ils n'ont toujours pas compris les naïfs. Comment pourraient-ils gagner contre une fortune comme la mienne? Ah! Finalement, mon placement à la mafia devient bien rentable : les juges ont tellement peur des représailles, qu'ils n'osent pas me condamner.

16 h La sentence a été prononcée : mon Dieu, cette bande de sapajous m'a eu! Vite, il faut contacter la responsable de la com' pour défendre la théorie du complot. De toute façon, ceux qui m'ont élu sont si imbéciles qu'ils y croiront. Une demi-journée de travaux d'intérêts généraux par semaine pendant neuf mois! Vous vous rendez compte? Moi qui n'ai jamais travaillé de ma vie! En plus de ça, je vais être obligé de côtoyer des pauvres. Quelle vie de chien!

18 h Rendez-vous chez mon chirurgien plastique. Il

fait des miracles! Certes, il me me le permettre : je possède les médias, le parti, l'édition, pas Grillo et son minable petit empire.

20 h Je pense de moins en moins. Qu'est-ce que j'ai fait

coûte quelques millions par an, mais il fait un travail remarquable! J'ai l'impression d'avoir 20 ans... Je peux somme toute, l'Italie. Et c'est blog qui fera tomber mon

ce matin? Foutu alzheimer! La chirurgie déteint sur le cerveau. En fait non, maintenant que j'y pense, j'ai toujours été un peu demeuré...

21 h 30 Milan a encore perdu. J'ai acheté Balotelli pour rien, c'est ballot. Je suis toujours aussi drôle dis donc! J'aurais dû acheter la Juve : même avec des quinquagénaires, ils arrivent à gagner. Aujourd'hui, c'est vraiment une mauvaise journée, j'espère que ce soir on va bien s'amuser chez Jepp. Oui, Jepp Gambardella, l'écrivain qui n'a jamais rien écrit.

23 h 30 On s'enjaille chez Jepp, vraiment il a un don pour dénicher les belles femmes. Toutes les veline² passent par chez lui! Il est bientôt minuit et je suis toujours vivant : c'est la belle vie! GM

¹ Cet article a une vocation humoristique ; cependant, la majeure partie de ces informations ont pour origine des faits réels.

² Les veline sont, en deux mots, de jeunes péripatéticiennes.

<u>cinéma</u>

LE COIN(COIN) DE PIATCH ET MOLIDE LE CINÉMA NE LEUR SUFFIT PLUS



Allez, viens, on est bien!

près avoir longuement hésité entre Kubrick, Polanski et Ozon, la Piatch et la Molide, intrépides, décident de prendre tous les risques et de changer de registre. Vous qui rêviez de partir en vacances avec elles, vous imaginant vivre de folles aventures, faites face à la dure réalité : quand elles ne travaillent pas, elles se posent telles de grosses vaches sur le canapé de la Molide et s'absorbent, de longues heures durant, munies de Milka au Petit Lu, dans des séries diverses et rocambolesques. Vous trouverez ici une petite sélection de deux séries que vous avez intérêt à commencer d'ici peu, sauf si vous avez le Bac dans un mois, ce qui n'est pas notre cas (lol). Nous voyons d'ici les snobs lecteurs froncer leur gros monosourcil et émettre un petit rire condescendant. Mais vous serez ravis d'apprendre que lorsqu'on est doté d'un cerveau comme le nôtre, n'importe quelle série devient intelligente (oui, même Plus belle la vie).

American Horror Story

Vous êtes seul chez vous une nuit de pleine lune, votre voisin est bipolaire, le plancher grince (pas de panique, ça, c'est parce que vous êtes gros), vous avez peur et vous souhaitez vous rassurer? Plutôt que de regarder une énième rediffusion des « Anges de la téléréalité », plongez-vous dans cette série joyeuse et colorée! (ndlr: au cas où vous auriez le même second degré que ma grand-mère, ceci était une boutade)

Cela rassurera ceux qui abandonnent les séries au bout de deux saisons car elles commencent à s'enliser:

ici, chaque saison se passe à une époque différente, dans un lieu différent, avec une intrigue différente (mais heureusement, souvent les mêmes excellents acteurs). Toutes cependant partagent la même musique pour leurs génériques, tous plus effrayants les uns que les autres. Attaquons donc saison par saison (ne paniquez pas, il n'y en a pour l'instant que trois).

Saison 1 : Murder House Comme son nom l'indique, cette saison relate l'enfer vécu par la famille Harmon qui vient de faire l'acquisition d'une charmante bicoque à LA, qui s'avère en fait avoir été le théâtre d'abominables crimes, mais que l'agent immobilier, une petite grosse en tailleur, arrive toujours à refourguer à des gros pigeons (ah, ces Américains...). « Quoi de plus banal?» me direz-vous. Tout d'abord, à cause des meurtres à répétition, les propriétaires (tel Fouiny babe) ne sont pas persécutés par un seul pauvre fantôme, mais par une bonne vingtaine. L'histoire de tous ces spectres nous est révélée au compte-gouttes au fil des épisodes, et il est donc peu aisé de comprendre qui est vivant et qui est mort. Les morts ne sont d'ailleurs pas les seuls à déranger les pauvres Harmon qui héritent également d'une voisine plutôt intrusive (répondant au doux nom de Constance), toujours accompagnée de sa fille handicapée, Adélaïde, et dont certains autres enfants sont morts et occupent allègrement la maison, comme Beauregard (qui porte bien son nom, lol). La famille, qui avait choisi cette maison pour retrouver une harmonie après un adultère, ne sera pas déçue!

<u>Saison 2 : Asylum</u> Cette saison se déroule dans les années 1960, dans un hôpital psychiatrique tenu par des bonnes sœurs plutôt bienveillantes (ou pas), et

commence à l'arrivée du pauvre petit Kit, soupçonné d'être Bloody Face, le tueur en série qui terrorise la ville et rappelle furieusement le psychopathe travesti du Silence des agneaux (nous vous proposons de marquer une minute de silence pour vous remémorer sa petite danse sexy devant son miroir). L'intrigue tourne autour des heureuses péripéties de Kit, Sister Jude et Lana Banana qui s'introduit dans l'asile afin d'écrire un article et se retrouve enfermée pour cause d'homosexualité (on notera que son interprète, Sarah Paulson, est le grand amour de la vie de la

Molide, hormis la Piatch bien sûr). Le cadre de cette saison lui confère un caractère encore plus glauque que la première, en partie parce qu'elle est un poil (de c**) moins surnaturelle, si on omet la présence d'extraterrestres (qui, selon nous, sont ridicules et inutiles) et le cas de Sister Mary Eunice qui est possédée par le

Diable. Pendant ce temps, poseyyy dans sa salle d'opération, le docteur Arden kidnappe des patients et s'adonne à de douteuses expériences. La Piatch et la Molide ne parviennent que difficilement à contenir leur fol enthousiasme vis-à-vis des dernières minutes de la saison, absolument extraordinaires.

<u>Saison 3 : Coven</u> Les froussards seront ravis : contrairement à son générique, cette

saison ne fait peur à personne. Ambiance Harry Potter : les personnages sont de jeunes descendantes des sorcières de Salem, toutes réunies dans un Poudlard chic (et un peu moins peuplé) afin d'être protégées par la directrice (interprétée par l'actrice emblématique de la série, Jessica Lange), même si ce n'est pas très efficace. Parmi ces sorcières, on trouve une trisomique qui lit dans les pensées et une poupée vaudou obèse.

Mention spéciale au pouvoir de Zoé, la nouvelle recrue, véritable bête de sexe (en gros, tous ceux qui ont un rapport avec elle meurent dans d'atroces souf-



Pepper, le personnage charismatique de la Saison 2

frances. Nice). Ce clan de sorcières livre une guerre sans merci à un autre clan de sorcières vaudou, menées par la terrifiante Marie Laveau. Mais le personnage que nous aimons plus que tout est celui de Marie-Delphine Lalaurie, qui vient du passé et est une exesclavagiste particulièrement sadique, interprétée par



Kathy Bates (cf. *Misery* de Reiner), une petite grosse totalement perdue dans le monde moderne (comment ça le président est noir?!) et contrainte de devenir la domestique de l'école. On vous avoue tout de même que la Piatch a été légèrement déçue par la fin de la saison mais, pas de panique, la saison 4, intitulée *Freak Show*, promet d'être aussi savoureuses que les précédentes (et que le Milka).



Val, toujours là pour mettre l'ambiance

Awkward

Si vous aussi vous avez une vie fangeuse, assister aux galères de Jenna (qu'elle partage via son blog) vous fera vous sentir mieux (sauf que, contrairement à vous, elle se tape un pur BG). Cette adolescente mal dans sa peau (comme vous), plutôt transparente, reçoit un jour une charmante lettre anonyme qui lui rappelle avec générosité à quel point elle est nulle. À cause d'une suite malencontreuse d'événements, tout le monde croit qu'elle a tenté de mettre fin à ses jours (ce qui est faux), elle devient soudainement célèbre dans son lycée. Elle est entourée par la conseillère d'orientation la moins efficace qu'on puisse trouver, Val, personnage haut en couleurs (c'est le moins qu'on puisse dire), par sa jeune mère un peu allumée, et par Tamara, sa meilleure amie. Cependant, d'autres personnes se montrent moins avenantes, comme Sadie, la grosse pom-pom girl célèbre pour ses francs conseils (« If you just admit your parents are cousins, people will stop making fun of your learning disability »), toujours suivis d'un « You're welcome! » et d'un petit mouvement de tête rappelant celui d'une autruche. Mais Jenna n'est pas la seule à avoir des problèmes, même si on compatit lorsqu'elle ne peut plus aller aux toilettes pendant plusieurs jours à cause de la présence de son petit ami (ce qui ne l'empêche pas de se trahir en lâchant une bonne grosse flatulence lors d'une dispute). Ming, son amie chinoise, doit faire face à la mafia (asiatique) du lycée, menée par la terrible Becca, qui voit tout, entend tout et sait tout. De plus, tous les élèves sont persécutés par le terrible Mr Harts qui rôde dans le lycée, vaporisateur à la main, à la poursuite des pleurnichards («No cryers in my class. Go go go go go !»). En gros, si vous êtes un garçon et que vous vous targuez d'aimer les choses viriles, allez plutôt regarder les Power Rangers et laisseznous tranquilles. P&M

Bonus: Le petit mot d'adieu



Ceux qui ont lu nos précédents articles s'étonneront de ne pas trouver nos péripéties dans les cinémas d'art et essai mais, ça fait un bout de temps que nous n'y avons pas mis les pieds, pour ce dernier article, et comme nous ne serons plus là l'année prochaine, nous nous sentons dans l'obligation d'écrire un émouvant message d'adieu, pour vous, bande de poulpes moisis. Nous imaginons votre douleur lorsque nous ne serons plus là pour, non seulement vous faire rire, mais également vous faire découvrir les doux films (et séries) qui bercent nos cœurs. Nous nous sommes bien poilées (comme les gnocchis Lustucru) et espérons que quelqu'un prendra notre suite (avec bien sûr moins de panache, il ne faut pas trop en demander), car que serait ce journal sans un bon gros coin(coin)? (la réponse exacte est «rien») La Piatch et la Molide s'envolent vers d'autres cieux (en compagnie de la Team

Rocket) où elles feront le bonheur de chanceux nouveaux étudiants (pas encore préparés à ce tsunami de blagues toutes plus drôles les unes que les autres, les bougres). Nous arrêtons donc là nos bavardages et vous faisons de grosses bises!

See you soon big baboon! See you 'round like a doughnut! Bye-bye, French fry!

COSMONAUTE. Quelques mois à bord de la station spatiale internationale en 2016, c'est la mission qu'a décrochée Thomas Pesquet, 36 ans, diplômé de SupAero (école nationale d'aéronautique basée à Toulouse) et pilote de ligne chez Air France. En 2009, il faisait partie des six sélectionnés (sur 8000) pour intégrer le très fermé corps des astronautes européens. Si fermé que sur quatorze spationautes de toute l'Europe, seule un est une femme, mais passons... Ce sera le 10° Français à aller dans l'espace.

RAPETISSAGE. Une étude américano-turque a prouvé que Mercure, planète la plus proche du Soleil de notre système, diminue de taille d'année en année. Elle se ratatine donc, et a déjà perdu 5 à 7 kilomètres de rayon. Cela est dû au refroidissement inexorable de son novau. Mercure étant constituée d'une seule plaque tectonique, le phénomène s'est accompagné de la formation de reliefs étranges, d'escarpements qui ressemblent à des sortes de cicatrices sur plus de 400000 kilomètres de long.



Thomas Pesquet, le prochain Français dans l'espace

OBSERVATIONS. Nous n'y sommes pas encore, mais profitons quand même du ciel printanier qui nous laisse entrevoir ce que sera le spectacle des chaudes nuits d'été. Pour commencer, Mars est visible dès le coucher du soleil, vers le sud-est. Elle a une teinte orangée et, petit rappel, elle ne clignote pas, contrairement aux étoiles, car elle ne fait que renvoyer la lumière du Soleil. Saturne aussi est de la partie, ainsi que Vénus observable en fin de nuit. La voie lactée, elle, se lèvera juste avant l'aube, à l'horizon sud.

VOYAGE D'UNE SONDE. Poser un robot sur une comète, voilà le but de la mission Rosetta de l'agence spatiale européenne («késako une comète?» Va relire le premier numéro de The Fool). Bref, lancée en 2004, Rosetta va rencontrer vers le mois d'août la comète 67P/ Tchourioumov-Guérassimenko, sur laquelle elle essaiera de poser le robot Philae, sur un sol dont personne ne connaît la nature exacte... Philae et ses 100 kilos auront ensuite toute une série de mesures à prendre, comme explorer le noyau de la comète et, surtout, étudier des molécules complexes à l'origine de la vie sur Terre... Les aventures de Philae s'arrêteront quelques mois plus tard sous la chaleur du Soleil (la comète sera au plus près de l'étoile en août 2015). En attendant, Philae s'est doucement réveillé de sa longue hibernation à bord de Rosetta, et celle-ci amorce déjà son freinage vers la comète.

EXO-TERRE. Une planète habitable a été détectée, Kepler-186f de son petit nom, 1,1 fois le rayon de la Terre. Elle reçoit un flux lumineux de son étoile équivalente à celui que nous recevons de notre Soleil. Jusqu'ici, les 1760 exoplanètes découvertes orbitant autour d'autres étoiles n'avaient pas eu le droit au titre d'exo-terre, car elles ne possédaient *a priori* ni atmosphère, ni océan. Ici, toutes les conditions sont réunies pour que de l'eau liquide existe sur ce nouveau monde. Pourtant, impossible à vérifier, elle se situe à plus de 500 années-lumière!

musique

INDIE-SOCIABLE

une édition limitée

sortie spécialement

ne saurait en aucun

cas se mesurer à

un pressage original

ou à tout autre

authentique collector

Chères lectrices, chers lecteurs, c'est au lendemain d'un Disquaire Day bien rempli que je vous écris ces quelques mots pour vous « parler un peu musique ». Si comme moi vous n'avez pu profiter de ce jour festif pour cause de départ en vacances, ou si vous n'étiez tout simplement pas au courant de son existence ou de son fonctionnement (et ce malgré les nombreuses affiches promotionnelles disséminées un peu partout dans la capitale et par-delà), laissez-moi vous expliquer de quoi il s'agit. On ne va pas tirer une fois de plus sur l'ambulance, l'industrie du disque se porte mal : une initiative américaine a donc poussé en 2008 plusieurs record shops outre-Atlantique à se regrouper

pour créer, le troisième samedi d'avril, une journée consacrée à la promotion de leurs échoppes en pleine déperdition quantitative. Le but en est le suivant : faire pression sur les labels dont le panel d'offres s'est vu considérablement réduit depuis la « grande dépression musicale » des années 2000 afin de les inciter à se diversifier et à proposer plus. En partenariat direct avec les groupes, ceux-ci organisent la mise en vente en série limitée

d'articles divers (coffrets collectors, cuts de face B, rééditions en petits lots avec titres supplémentaires ou non), essentiellement au format vinyle, le tout à prix d'or il faut bien l'avouer. Le phénomène s'est propagé en nos contrées européennes jusqu'à atteindre la France en 2011 sous l'appellation de « Disquaire Day », traduction de Record Shops Day (RSD).

Alors loin de moi l'envie de venir gâcher la fête, mais il faut bien que quelqu'un se décide à jeter le pavé dans la mare quant au joyeux événement. S'il est établi que le blason des disquaires indépendants mérite d'être redoré, encore conviendrait-il de procéder de manière quotidienne plutôt que de céder un jour durant à une pulsion commerciale savamment orches-

trée! L'initiative n'apporte aux commerçants que très peu de nouveaux clients réguliers : les entichés achètent le tirage de leur artiste favori sans ne plus remettre les pieds chez celui qui le leur a vendu. Et puis, quoi qu'on en dise, une édition limitée sortie spécialement pour le RSD de l'année X ne saurait en aucun cas se mesurer à un pressage original ou à tout autre authentique collector, faisant de l'objet un investissement peu intéressant. Car la galette a une histoire qui ne s'achète ni ne se fabrique sur commande, et c'est tant mieux! De plus, les prix sont si exorbitants qu'il sera pour beaucoup difficile de suivre financièrement : c'est pour la bonne cause mais

tout de même! Non, ce qu'il faudrait, c'est conserver du Disquaire Day son esprit festif et bon enfant, arrêter de créer la rareté, ouvrir un peu plus le panel d'offres afin que les petits budgets (et les non-possesseurs de platine) ne se sentent pas exclus, et fidéliser le client, car à chaque disquaire indépendant son ambiance, sa couleur et ses coups de cœur. Comme une Fête de la musique en avril, une Fête de la galette au printemps,

modernisons le RSD pour que chacun puisse profiter des réjouissances tout en découvrant ou redécouvrant le plaisir de la pochette.

C'est d'ailleurs au All Access, enseigne parisienne du 17° arrondissement que je vous emmène ce mois-ci afin de vous faire découvrir à quoi ressemble un vrai concept-store musical, avant de vous proposer un over-all détaillé d'un de mes coups de cœur de 2013 : Until In Excess, Imperceptible UFO par Besnard Lakes, découvert sur conseils du gérant de ladite boutique.

En espérant que vous saurez apprécier les choix ayant été effectués pour cet ultime numéro de l'année, je vous souhaite, chères lectrices, chers lecteurs, un dernier agréable voyage en ces belles terres musicales.

ALL ACCESS TO MEMORIES

est sous une pluie battante qu'arpentant la plus qu'animée rue Brochant, j'atteins les lumières reflétées sur le pavé humide, celles du All Access que je vais vous présenter aujourd'hui. À peine pousset-on la porte que voici Jacques, le tenant des lieux qui, après le traditionnel salut, retourne à son ordi, sélectionnant les morceaux passés constamment dans la boutique. Mais l'ours est bien léché, fort sympathique et se fera un plaisir de répondre à vos questions quand vous engagerez la conversation. Car c'est bien là que l'échange se trouve bloqué : la plupart d'entre vous, habitués des grandes surfaces ultragénéralistes, en oublient le principe numéro un du bon disquaire :

Et ce sont toutes ces expériences auxquelles s'est livré le maître de maison qui imprègnent les lieux du All Access de leur aura particulière: celle du record store à l'anglo-saxonne. C'est simple, on y trouve de tout pour tous les goûts et sur tous supports, car la musique se lit: recueils de critiques, des classiques Lester Bangs, Hunter S. Thompson à Philippe Robert, le pionnier des Inrocks, magazines spécialisés français ou importés étrangers, se contemple sur affiches de concerts, posters ou clichés originaux d'artistes photographes reconnus ou non et, bien sûr s'écoute! En plus du vaste panel de vinyles et compacts s'étalant sous vos petits yeux d'amateurs, pressages originaux, imports



l'accueil, le conseil, le partage. Ça pointe du nez les bacs, farfouillant gauchement parmi des rayons inconnus, marmonnant tout au plus un maussade « Z'auriez pas du Clapton? » avant de repartir le regard au sol. Non! Repérez un morceau qui passe et qui vous plaît, commencez par un « C'est bon ça, c'est qui ? » (et, de grâce, pas de Clapton) : vous verrez, le reste viendra tout seul. Avouez votre ingénuité en la matière, annoncez que vous cherchez à vous mettre au kraüt, que vous êtes dans votre phase shoegaze à donf et que vous désirez sortir du sillon My Bloody Valentine, que vous cherchez depuis des mois un pressage d'époque de Charlie Mingus, qu'importe mais, par pitié, parlez à votre serviteur : ça lui fera plaisir et au moins vous vous y retrouverez. En plus, fort d'une carrière bien remplie en tant que galeriste, créateur de label, journaliste, et autres professions du monde musical et artistique, Jacques n'aura aucun mal à vous orienter vers la petite perle qui manque à votre discothèque. japonais disséminés un peu partout dans cette caverne d'Ali Baba au petit penchant pour les musiques indépendantes égaieront votre passage. Tout est disponible à l'ouïe, suffit de demander au proprio pour passer à l'auditorium, où platine hi-fi et machine à café vous attendent, et découvrir vos futurs achats (car quand c'est Jacques qui conseille, vous accrochez à chaque fois). Bref une entreprise qui roule, à l'encontre de la tendance musicale actuelle, résolument moderne et éclectique, accueillante et conviviale, à une adresse que vous saurez visiter et revisiter afin d'en découvrir le moindre recoin surprise : y sont cachés t-shirts, essentials, reprises de groupes cultes version berceuse pour enfants, coffrets collections... Amusez-vous bien et au plaisir de vous y croiser, j'y suis addict!

L'adresse : 3, rue Brochant 75017 Paris

BESNARD LAKES

Année: 2013 Label: Jagjaguwar

Genre: Indie/Pop/Rock/Ambient/Psyché/

Shoegaze/Noise-prog

Tracklist: 46 Satires, And Her Eyes Were Painted Gold, People Of The Sticks, Specters, At Midnight, Catalina,

Colour Yr Lights In, Alamogordo

est finalement en avril 2013 que se concrétise le quatrième projet de la formation québécoise Besnard Lakes. Démarré courant 2011, soit un an à peine après leur précédent opus, les successeurs d'Arcade Fire sur la large scène du Great White North nous réservent une petite pépite au contenu des plus épurés. Spirituel en est le maître mot : le titre nous l'annonce et le reste n'y déroge pas, Besnard Lakes veut par cet album retransmettre ses émotions et c'est chose faite avec une constance et une retenue de chaque instant.

Un format court, 8 pistes, aux sonorités aqueuses et mystiques plus qu'appréciables, baignées par le doux bruit des synthés... un peu trop même par moments - on y reviendra. L'album est manifestement construit comme un tableau peint pour vos oreilles : du titre aux lyrics, de l'artwork aux mélodies, le tout est organisé de façon binaire autour d'une fascination pour la chose surréaliste ainsi que pour le thème de l'angoisse d'une part, et les aspirations de proximité symbiotique avec la nature d'autre part.

L'anxiété est essentiellement abordée au travers des paroles et du matériel électronique utilisé pour les arrangements, conférant une certaine tonalité inquiétante et magnétique au tout, alors que le thème naturel s'exprime quant à lui par la palette chromatique ultraétendue des musiciens : le jeu tout en nuances à la guitare rappelle, sans mal aucun et tour à tour, l'ondula-

tion des cours d'eau, l'odeur des pins, celle de la mousse grâce à l'alternance entre textures tantôt lisses tantôt granuleuses obtenue par les jeux de distorsion à la pédale

La rythmique se révèle très variée, la basse alternant lignes tranquilles et mises en avant selon le morceau, la batterie s'adaptant parfaitement à toutes les situations proposées. Point positif, on ne retrouve pas le côté shiny scintillant d'une ultraponctuation aux cymbales d'habitude commune au genre et quelque peu dépassée.

Aucune tentative de prise d'ascendant ne se fait remarquer, ça joue en harmonie selon une complémentarité palpable, chose malheureusement encore trop rare en termes de shoegaze où chacun joue comme s'il disposait de bouchons enfoncés profondément dans les conduits (auditifs bien entendu).

Le jeu de lumière, largement évoqué dans le contenu des textes, est étalé par l'alternance entre moments sobres et moments plus construits, orientant la mélodie au gré des émotions tour à tour verticales (le mystique, l'UFO, sa présence) et horizontales (la communion avec la nature).

Jusque-là, on peut penser à un album grandiose, et pourtant, un défaut majeur vient me stopper dans mon élan d'éloges : l'emploi massif de synthétiseurs. On croule littéralement dessous : certes, sur de petits bijoux tels que 46 Satires, ça s'y prête encore, mais quand ça déborde comme c'est le cas sur Specters, Catalina ou encore Colour Yr Lights In, on tombe dans une bouillie dreamy/neo-prog qui, sans être des plus insupportables, fait perdre à des morceaux pourtant consistants leur originalité, les rendant ainsi des plus banals, comme si des nostalgiques de Yes s'emparaient du micro... c'est vous dire.

Cette volonté de recréer un environnement noisy par l'électronique des claviers se retourne contre le groupe, et, à vouloir trop user de l'artificiel, les morceaux finissent par se ressembler, ne laissant qu'une vague impression après écoute (reconnaissons néanmoins que c'est aussi cette méthode qui encourage l'excellent jeu d'effets sur les deux guitares présentes, ainsi que quelques pickings remarqués). Les plus rock People Of The Sticks et At Midnight s'en sortent avec les honneurs, tenant presque tête au chef-d'œuvre que constitue la

> première piste de l'album. On passera sur Alamogordo, le titre final, insignifiant, imprégné de tous les défauts cités ci-dessus et manquant cruellement d'originalité vis-à-vis du reste de l'album, plutôt dommage pour un final.

En bref, un album intimiste, sur lequel il vous sera très agréable de méditer mais qui rate de peu la consécration à cause d'un excès d'usage électronique : synthés, orgue et claviers multiples.

À vous...





TOP 10 ALBUMS 2013

• AM – Arctic Monkeys

Le nouvel album des Arctic Monkeys, en rassemblant les deux camps de leurs fans, a réuni dans la fosse les rockeurs des premiers pas mais aussi les adeptes des dernières ballades. Cet album adresse un message clair : les Arctic Monkeys ont décidé d'utiliser leurs guitares distordues et d'y mêler leurs récents accents pop, tout en y ajoutant une nouvelle touche de « sexy-dark-groovy-hip pop » pour créer un album unique, à la fois sombre et jubilatoire.

Dans Suck It And See, sorti en 2011, le groupe a dévoilé une nouvelle facette de son style musical, où distorsion et riffs ravageurs, leur marque de fabrique, ont fait place à des progressions d'accords beaucoup plus légères, soutenant la voix d'Alex Turner, plus mélodieuse et imposante que jamais. Un album qui a divisé la critique. Il a suscité les foudres des fans inconditionnels des tubes rock tels que I Bet You Look Good On The Dancefloor, Brianstorm ou encore When The Sun Goes Down, mais s'est attiré les louanges d'un nouveau public qui a découvert Arctic Monkeys grâce au ton plus pop de ses chansons.

En mars 2012 sort un nouveau single, *R U Mine?*, qui détonne par sa ligne de batterie explosive et ses riffs de guitare d'une puissance retrouvée. Alors, un retour aux sources des quatre gamins de Sheffield? L'album *AM* ne sortira qu'un an et demi plus tard et ne confirme qu'à moitié ces supputations nostalgiques. Heureusement.

Cet album peut se décomposer en trois parties : les cinq premières chansons, hautes en couleurs, sont étourdissantes par leurs riffs puissants mais soignés (R U Mine?, Arabella), leurs chœurs particulièrement mélodiques (Do I Wanna Know?, I Want It All et One For The Road, sur laquelle Josh Homme, chanteur de Queens Of The Stone Age et producteur de l'album, s'est invité). On notera les hommages à Black Sabbath sur Arabella, où les riffs de guitare font penser à leur tube War Pigs, et aux Rolling Stones sur One For The Road, ponctuée de « ouh ouh » qui font écho à Sympathy For The Devil. La deuxième partie de l'album est beaucoup plus calme, composée de deux ballades, No 1 Party Anthem et Mad Sounds, deux chansons magnifiques - les chœurs à la fin de Mad Sounds constituent à mon sens le plus beau moment musical de l'album. Les six dernières chansons finissent de compléter le paysage musical de AM. Du court intermède sombre acoustique Fireside au single disco Why'd You Only Call Me When You're High?, en passant par le swing de Snap Out Of It, les Arctic Monkeys explorent de nouveaux paysages musicaux avec brio. L'album s'achève majestueusement, par deux de ses meilleures chansons : *Knee Socks*, au riff lumineux, aux paroles déconcertantes, au bridge R'n'B et avec, de nouveaux la participation de Josh Homme, et *I Wanna Be Yours*, mise en musique lente et sexy d'un poème de John Cooper Clarke.

Les Arctic Monkeys réalisent ainsi leur projet le plus complet et probablement le plus ambitieux. Les Rolling Stones, Black Sabbath, tout en voulant «sonner comme 50 cents», des références à Cantona et à Lacoste, Alex Turner qui «veut être un aspirateur»... Mais il «attendra patiemment», car il sait que l'heure de la consécration approche. Malgré leur apparente remise en question (Do I Wanna Know?, R U Mine?, Why'd You Only Call Me When You're High?), les singes de l'Arctique n'ont jamais semblé aussi sûrs d'eux, et ce pour notre plus grand plaisir.

2 ...Like Clockwork – Queens Of The Stone Age



Six ans après la sortie de son dernier album, Era Vulgaria, QOTSA revient avec dix chansons et de nombreuses collaborations: Dave Grohl (Nirvana, Foo Fighters), ancien batteur du groupe, Elton John, Trent Reznor (Nine Inch Nails) ou encore Alex Turner (Arctic Monkeys).

Dans cet album, Josh Homme exploite à la perfection son style particulier, qui allie voix de tête et riffs ravageurs. Ainsi, sur Smooth Sailing, il enchaîne refrains mielleux et explosions de guitare funky. Sur I Appear Missing, probablement la meilleure chanson de l'album, il termine sur un outro à plusieurs voix juste après un solo en slide, concluant ainsi une incroyable montée en puissance. I Sat By The Ocean, My God Is The Sun, If I Had A Tail et surtout Fairweather Friend constituent quatre tubes grunges de grande qualité. Seuls bémols, l'ouverture hasardeuse de l'album, Keep Your Eyes Pealed, et la ballade The Vampyre Of Time And Memory, sans grand intérêt. Mais elles ne parviennent

pas à annihiler le charme irrésistible des Queens Of The Stone Age, qui signent avec Like Clockwork l'une des plus belles réussites de l'année.

❸ Reflektor – Arca∂e Fire

Après l'immense succès de The Suburbs en 2010, Arcade Fire revient dans un style qui se veut plus sophistiqué, ajoutant au son pop/rock une dimension plus électro et disco, sûrement influencée par le producteur de l'album, James Murphy (ancien du LCD Soundsystem). Cette évolution, toujours risquée, est ici brillamment menée par Win Butler et sa bande sur des bijoux tels que Reflektor, Porno, Afterlife ou Flashbulb Eyes. Ce virage s'est aussi opéré dans l'image du groupe, qui a engagé ses fans à venir déguisés à leur concert, ou qui a dessiné plusieurs sigles de l'album dans de grandes métropoles mondiales. Considérée comme du snobisme ou de la prétention par certains, cette promotion est malgré tout en phase avec le nouveau style des Canadiens, qui se veulent plus mystérieux. Plutôt que de prétentieux, mieux vaut qualifier les Arcade Fire de novateurs, originaux et décalés. Ils le méritent.

4 Amok - Atoms For Peace

Amok est le premier album de ce nouveau groupe, composé du producteur et du chanteur de Radiohead, du bassiste et du percussionniste des Red Hot Chili Peppers et d'un batteur ayant joué avec R.E.M, Beck ou encore les Smashing Pumpkins. Un supergroupe qui mêle électro et rythmes percussifs pour soutenir la voix exceptionnelle de Thom Yorke, qui se libère pleinement sur cet album. Un premier coup d'essai psychédélique qui parvient à capter une certaine énergie live en studio.

6 Right Thoughts Right Words Right Action -Franz Ferdinand

Les quatre Écossais de Franz Ferdinand prônaient une sorte de retour aux sources après leur détour électro de 2009, un retour aux riffs tranchants et aux tubes dansants. Un retour à moitié réussi, car ils ne pourront que difficilement retrouver leur fougue des deux premiers albums. Néanmoins, cette volonté de remettre les guitares au centre de leurs compositions, légèrement freinée par leur récente découverte de sons plus discos, donne à cet album une couleur unique, joyeusement dansante. Right Action, Stand On The Horizon, Goodbye Lovers And Friends et surtout l'excellent Evil Eye confirment notamment la nouvelle orientation d'Alex Kapranos et de sa bande.

13 - Black Sabbath



Premier album pour Ozzy Osbourne avec Black Sabbath depuis trente-quatre ans, un retour attendu de la part des fans. Un retour qui n'a pas déçu, tant les seigneurs du métal parviennent encore à calquer un chant d'Ozzy toujours aussi flippant sur des riffs de Tommy toujours aussi lents et lourds, soutenus par l'éternelle basse de Geezer Butler. À la batterie, Brad Wilk (Rage Against The Machine), une valeur plus que sûre dans le monde du métal, a remplacé Bill Ward. À la production, c'est Rick Rubin (Beastie Boys, Red Hot Chili Peppers, AC/DC, System Of A Down, Jay-Z, Metallica, Kany West, Eminem, et j'en passe...) qui s'occupe de ce projet. On lui doit l'ambiance extrêmement sombre qui se dégage de ces huit pistes - durant les sessions d'enregistrement, il interdisait à Ozzy de prononcer des mots comme « amour » ou « bonheur ».

7 NEW – Paul McCartney

Le nouvel album de sir Paul McCartney parvient à délivrer un rock moderne, qui ne peut s'empêcher de susciter des élans de douce nostalgie tant la voix « beatlesque » de sir Paul fait écho à d'autres tubes d'une autre époque. Parvenir, à 71 ans, à rassembler Johnny Depp, Jude Law, Kate Moss, Meryl Streep et Jeremy Irons sur un clip démontre que lorsque l'un des inventeurs du rock retrouve de l'inspiration, ça vaut le coup de se déplacer.

🔞 Lightning Bolt – Pearl Jam

Les gloires du grunge reviennent avec Lightning Bolt, un album lourd qui met néanmoins l'accent sur des chansons plus calmes, sur des ballades d'une grande qualité, notamment avec *Sirens*. Certes, le Pearl Jam des années 1990 est loin derrière, mais la qualité de composition d'Eddie Vedder est, elle, toujours bien présente.

9 Trouble Will Find Me – The National

Ce sixième album est probablement le meilleur de la fratrie Scott et de Matt Berninger. Un projet ambitieux qui tranche avec le manque d'innovation de leur précédent album, *High Violet*.

® Modern Vampires Of The City – Vampire Weekend

Les Vampire Weekend livrent ici une performance atypique et pleine de poésie, à l'image de leur single, *Step*, où l'utilisation rythmique de certains mots donne à la chanson un aspect pictural unique.



UN HOMME DROIT

e 11 avril 2014, SOS Racisme et l'Inter-LGBT rendent hommage à un homme, tout comme l'ensemble de la classe politique française, qui est, pour une fois, unanime :

François Hollande : « Il était, plus que tout, attaché à la liberté. »

Manuel Valls : « Combattant de toutes les discriminations, intègre et courageux, (il) était un homme de dialogue. »

François Bayrou : « Il était le défenseur infatigable de l'intérêt général. »

Alain Juppé : « Il était un humaniste, un homme engagé. »

Jean-François Copé : « Il était un homme indépendant, un homme de sagesse qui dépassait les clivages politiques, un homme de passions et de mesure, dont la voix manquera à la vie publique française. »

Pour qui sont tous ces hommages? Pour qui ont été données ce 15 avril ces obsèques nationales aux Invalides présidées par le président de la République française? Pour Dominique Baudis, qui s'est éteint le 10 avril 2014 au Val-de-Grâce des suites d'un cancer généralisé.

Un « homme libre » qui rêvait, et a eu « plusieurs vies »...

Un journaliste...

Dominique Baudis commence sa carrière en 1971 comme journaliste pour la télévision et la radio à Beyrouth, où il reste jusqu'au début de la guerre civile libanaise. Il devient alors correspondant du Proche-Orient, puis grand reporter pour TF1 de 1976 à 1977. Après avoir été blessé lors de la couverture de ces événements tragiques, il revient en France et s'immisce dans la peau du présentateur du journal télévisé de 20 h sur TF1. Au bout de trois ans, il prend les rênes du Soir 3 de France 3, qu'il garde jusqu'en 1982.

... un bomme politique...

Encore étudiant, Dominique Baudis devient en 1965 le président du mouvement des Jeunes démocrates. Mais c'est en 1982, après son départ de l'audiovisuel public qui lui a permis de se forger une notoriété et une image, qu'il débute véritablement sa carrière politique. Il devient maire de Toulouse en mars 1983.

Commence dès lors sa carrière sous le Capitole, carrière remarquablement longue puisqu'il va rester maire de cette ville pendant... dix-huit ans! Entre-temps, il devient aussi membre du Parlement européen en 1984, conseiller général de la Haute-Garonne en 1985, président du Conseil régional de Midi-Pyrénées en 1986 et député la même année. Huit ans plus tard, conduisant la liste UDF-RPR, il arrive avec 25,58% des voix en tête des élections européennes.

... président du CSA...

En 2000, Dominique Baudis accepte la présidence du Conseil supérieur de l'audiovisuel, abandonnant de fait tous ses mandats. À la tête du CSA, «de manière apolitique, très professionnelle et très équilibrée», comme le rappelle Jean-Paul Cluzel (ancien président de Radio France), il va s'atteler notamment à deux grands projets : la lutte contre la pornographie et le lancement de la Télévision numérique terrestre (TNT) entre juillet 2002 et mars 2005.

« Il portait la TNT en lui, il était tellement désireux que les choses réussissent », se souvient Michel Boyon qui lui a succédé à la tête du CSA. Et les choses ont réussi, envers et contre tout. Le jour de l'inauguration de la TNT au siège du CSA, Jean-Pierre Raffarin, alors Premier ministre, fait même à Dominique Baudis cette profonde réflexion : «Finalement, ça marche ton truc!»

... victime de diffamation...

En 2003, Dominique Baudis est mis en cause dans une sordide affaire liée à Patrice Alègre, un tueur en série. Dans le cadre de l'enquête, Dominique Baudis est accusé de proxénétisme, de viol, de meurtre et d'actes de barbarie. Ces accusations calomnieuses sont largement relayées et approuvées dans la presse et les médias. Ainsi, par exemple, Karl Zéro, alors présentateur sur Canal Plus, lit en direct une lettre du meurtrier Patrice Alègre confirmant l'implication de Dominique Baudis dans cette affaire.

C'est pourquoi Le Canard Enchaîné, dans numéro 4877 du 16 avril 2014, ricane doucement devant ces journaux, dont Le Monde, qui « ont tressé des couronnes à cet homme de bien. Des éloges qui sont peut-être à la mesure d'une sourde culpabilité »... Dominique Baudis est totalement blanchi par la justice en 2005.

Profondément meurtri, il raconte sa lutte « contre le poison de la rumeur » dans son ouvrage Face à la calomnie, tiré du journal qu'il a tenu pendant cette « effarante machination » de dix-huit mois. Lors de la publication de son livre, il explique notamment : « C'est la rage et les bouffées de colère qui m'aident à tenir. Si j'avais mis fin à mes jours, on l'aurait traduit comme un aveu de culpabilité. »

... défenseur des droits

Innocenté, il est resté un homme toujours animé, et même encore plus, par le désir d'être utile au service public. En 2007, ce passionné du Proche-Orient devient président de l'Institut du monde arabe, et fait son retour au Parlement européen deux ans plus tard. En 2011, il est nommé Défenseur des droits par le président de la République. À la tête de cette superstructure naissante, Dominique Baudis, abandonnant encore une fois tous ses autres mandats, entend «se mettre au service des gens les plus en difficulté ».

C'est chose faite. « Il a construit une institution inédite en moins de trois ans. Il a relevé un vrai challenge et a modelé une institution qui représente un 5e pouvoir », commente son équipe de la rue Saint-Florentin.

Dominique Baudis, grand homme politique passionné par les médias et le Proche-Orient, aura donc terminé ses « plusieurs vies » en défendant les droits des autres, lui qui a failli perdre les siens lors d'un effroyable « procès kafkaïen ». Il se sera battu jusqu'au bout en faveur de la justice, pour rester à jamais un «homme libre».



Dominique Baudis devant le Parlement européen, septembre 2009

Voilà. Nous arrivons à la fin de cette quatrième et dernière chronique nécrologique. J'espère que vous aurez apprécié ces petits retours sur les vies extraordinaires de ces quelques personnes – Chéreau, Lessing, Abbado, Baudis – qui, parmi tant d'autres, nous ont quittés cette année.

Et je terminerai cette chronique nécrologique par souhaiter

LONGUE VIE AU FOOL!

ADBDG

AMUSEZ-VOUS!

Énigme

Un commando est composé de 4 soldats, qui doivent miner un pont et le traverser avant qu'ils n'explosent. Les conditions sont les suivantes :

- le premier traverse le pont en 1 minute
- le second en 2 minutes
- le troisième en 5 minutes
- le quatrième en 10 minutes

Il fait nuit, impossible de traverser le pont a plus de deux et sans lampe, sachant qu'ils n ont qu'une seule lampe. Chaque fois que deux soldats traversent, un des deux revient forcément au point de depart (le temps de passage est celui du plus lent). Comment font-ils?

Logique

MANGER

+ MANGER

=GROSSIR

Chaque lettre correspond à un chiffre différent.

Devinettes spécial Mme Blaire (très difficile)

«La devinette-charade n'est pas de moi : c'est une vieille blague de potache,

très connue d'ailleurs : « Comment peux-tu démontrer que Cyrus est ton frère?

- C'est simple : Cyrus, c'est s'y s'lave; s'y s'lave, c'est qu'y s'nettoie; s'y s'nettoie, c'est donc ton frère »...

Pour les mots-valises en revanche, j'assume ma culpabilité... «Soit un chien briard donc très poilu, et goguenard, nommé Kaboul:

- 1° quadrupède poilu avec un couteau entre les dents?
- 2° lieu de délibération de graves quadrupèdes poilus dans l'Antiquité grecque?
- 3° quadrupède poilu qui sort de chez le coiffeur?»



Réponses des jeux précédents

Énigme: Le premier jour, s'il n'y avait qu'un seul moine touché, il verrait que tous ceux autour de lui ne sont pas malades, donc il partirait. Comme personne ne part, les moines savent qu'il y a au moins deux malades. Le 2º jour, s'il y avait deux moines malades, chacun d'eux ne voyant qu'un malade autour de lui, sait qu'il est forcément malade. Ainsi de suite: comme ils partent le 17º jour, ils sont 17.

<u>Contrepèteries</u>: Aucun homme n'éjacule assez fort pour se calmer. / Les élèves apprennent à s'enculer en caleçon.

Échecs: Dxh7+, Rxh7 / Cf6+, Rh6 ou Rh8 / Th1+, Fh5 ou Fh3 / Txh5# ou Txh3# Trouvez la suite: 59 (On attribue à chaque lettre une valeur dépendant de sa place dans l'alphabet, et on additionne uniquement les voyelles.)

Pour toute réclamation, contactez JD

VOTEZ!

n données corrigées du nombre important d'élèves 'ayant sauté une ou des classes, on peut considérer qu'une nette majorité de la communauté ashquatrienne a passé l'âge symbolique des 18 ans. Cette majorité, c'est la liberté : le majeur peut continuer à faire tout ce qu'il faisait avant, sauf que désormais, c'est parfaitement légal (ou pas, vous faites comme vous voulez). Parmi ses nouvelles «attributions», le majeur se voit octroyer une existence civique dont la principale composante est le droit de vote. Différents comportements existent vis-à-vis de ce dernier : il y a ceux qui trépignent d'impatience depuis leurs 10 ans, ceux qui en font un instrument de rejet du système en ne votant pas – l'absence de reconnaissance du vote blanc rend difficile à soutenir la position selon laquelle « il y a toujours une autre possibilité » - et ceux qui n'en tiennent pas compte par négligence, semblant oublier que ce passage à l'âge adulte est également associé à de nouvelles responsabilités.



La démultiplication des échelles de gouvernance a conduit à une hausse considérable du nombre de scrutins auxquels les citoyens doivent prendre part. Celui dont il est question en ce moment concerne le fameux échelon «supranational», haï et désiré depuis des siècles, avec les élections européennes. En l'état actuel des choses, la moitié des Français déclarent qu'ils considèrent que «la France devrait quitter l'UE» et, tandis que les extrêmes n'en finissent plus de progresser, le Front national – parti ouvertement eurosceptique – arrive en tête de certains sondages pour le scrutin du 25 mai. Ce désenchantement à l'égard de l'Union européenne n'est pas nouveau, mais il gagne du terrain

sur tout le continent. Largement connu et aisément compréhensible, il provient de cette image d'un ensemble de technocrates qui fixent aussi bien les quotas de pêche que le taux d'endettement toléré pour un pays donné, et ce sous la pression des lobbyistes du monde entier installés à Bruxelles. Une image pas forcément si caricaturale puisqu'on estime entre 20000 et 30 000 le nombre de «groupes d'intérêts » employant des lobbyistes à plein temps dans la capitale belge; à lui seul, le bureau bruxellois de Google en compte plus d'une centaine. Le pouvoir politique national n'est pas complètement étranger à cette hostilité à l'égard de l'Europe : alors que les gouvernements doivent organiser la campagne des élections européennes dans leurs pays respectifs, et malgré la position européiste du gouvernement français actuel, on ne peut que déplorer que le budget consacré à cette organisation ait été divisé par trois depuis le scrutin de 2009. Trop contentes de pouvoir se décharger sur l'autorité incon-

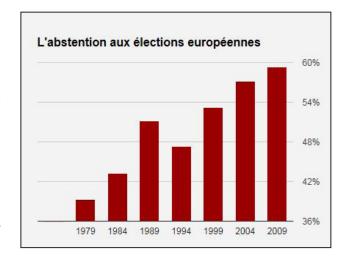
> testable et impersonnelle de la Commission européenne, les personnalités politiques - y compris celles qualifiées de « proeuropéennes » - en profitent souvent pour se détacher de décisions qui semblent en désaccord avec «la réalité de ce que vivent les gens ». Formules discrètes, n'ayant sans doute pas vocation à être interprétées de la sorte, ces phrases donnent implicitement le mauvais rôle à Bruxelles, à coup de «il a été demandé au gouvernement réduire...» (vous n'aurez aucun mal à finir la phrase vous-même), introduisant une triste fatalité pas tout à fait conforme à la réalité. Le problème réside sans doute dans le manque de visibilité des actions de

l'UE. Peu de gens connaissent véritablement la limite de ses attributions : chaque décision relève d'un système complexe dont presque personne ne sait quels sont les tenants et les aboutissants. La dérive technocratique attribuée à l'UE résulte de cette terrible confusion à tous les niveaux. Lors de l'attribution du prix Nobel de la paix, les dirigeants européens ne surent désigner un représentant pour la réception du prix; apparemment anodin, cet événement est symptomatique d'une incapacité patente à incarner l'Europe. Pourtant, alors que l'Europe ennuie et fait parfois peur, elle n'a jamais plus qu'aujourd'hui concerné les Européens. Qu'il s'agisse de la crise de l'euro ou de

celle de l'emploi, des questions identitaires ou géopolitiques, l'UE est présente au quotidien. Plus concrètement, des projets comme le programme « Erasmus » représentent les plus beaux succès d'une intégration européenne au service de l'échange des savoirs et de l'ouverture d'esprit. Tout n'a pas si bien fonctionné, sans doute parce que, quand il s'agit d'union et d'alliance, la demi-mesure et le consensus à tout prix ne mènent pas forcément au meilleur. Tandis que le contrôle de la monnaie a été confié aux institutions supranationales, l'absence totale d'une vraie gouvernance - économique, mais pas seulement - à l'échelle de l'UE a rendu contre-productive la « politique économique » menée par la Commission européenne, qui s'apparente pour certains à une vague application actualisée des recommandations du «consensus de Washington ».

Ainsi, l'euroscepticisme est devenu la norme. Il apparaît pour autant difficile de prendre au sérieux ceux qui ne cessent de dénoncer la perte de souveraineté; nostalgiques d'une époque révolue où la France était partie prenante de la fabrique de l'histoire, leurs propos semblent tout aussi détachés de la réalité : comment imaginer que la France, seule, pèserait davantage sur la scène internationale? Contrairement à ce que soutiennent les eurosceptiques, une sortie de l'UE représenterait un bien plus grand danger pour notre souveraineté : d'ici une trentaine d'années, plus aucun pays européen n'appartiendra au G8; comment dès lors exister si ce n'est par l'intermédiaire d'une véritable union politique, économique et scientifique? La Chine évoquait il y a peu qu'elle ne ferait pas de réels efforts tant que les pays industrialisés n'auront pas « remboursé leur dette climatique historique ». Alors que la concentration de CO, dans l'air a dépassé pour la première fois de manière prolongée le seuil critique des 400 ppm, les experts s'accordent à dire que les conséquences climatiques, économiques et sociales de l'activité humaine risquent d'atteindre un seuil d'irréversibilité, au détriment des pays les plus pauvres, pas encore capables d'assurer la sécurité alimentaire et sanitaire de leurs habitants.

Cela est probablement un peu utopique, mais on peut aussi avoir une conception hautement idéologique d'une Europe à même de défendre certains idéaux politiques, alors qu'un développement viable et durable ne peut être construit en se limitant aux frontières nationales. Ainsi, le Traité de libre-échange transatlantique en cours de négociation, qui « visera à éliminer les obstacles inutiles au commerce et à l'investissement, y compris les obstacles non tarifaires existants », constitue une source d'interrogations : doit-on y voir prioritairement une opportunité en matière de croissance économique ou un facteur d'harmonisation «par le bas » des normes tant sociales qu'environnementales? Bien que certains érigent ce traité en preuve d'une dangerosité de l'UE pour les populations, il semble difficile de vouloir à la fois préserver – même à minima – des normes en matière d'environnement et de structuration des marchés, et l'idée d'une Union européenne faible incapable d'imposer sa volonté. L'Europe de l'avenir ne pourra se construire qu'à travers une plus grande intégration politique, légitimée par une véritable pratique européenne de la démocratie.



Pour la première fois, les dirigeants européens ont décidé d'introduire une réelle dimension démocratique dans le pilotage de l'UE : le président de la Commission européenne émanera de la majorité au Parlement européen. C'est pourquoi il est plus important que jamais de participer à ce scrutin qui se déroulera en un seul tour le dimanche 25 mai : le résultat définira l'orientation politique majeure de l'Union européenne pour les six années à venir. Pourtant, c'est désormais une tradition, chaque élection européenne pulvérise le record de démobilisation de la précédente : l'abstention dimanche prochain pourrait atteindre 60%. Alors qu'aujourd'hui 7,2% des députés européens sont eurosceptiques, cette proportion est susceptible d'augmenter considérablement après ces élections, entraînant de fait une paralysie néfaste des institutions. Les citoyens européens disposent pour la première fois de la possibilité d'influer vraiment sur le destin de l'Europe, à condition que le ressentiment qu'ils manifestent à son égard ne voile pas l'incontestable opportunité que constitue ce vote. Quand il est républicain, le prosélytisme est autorisé : si vous en avez l'âge, ne laissez pas les autres décider à votre place, allez voter.

Les Chroniques de l'Abbaye

Journal de frère Jean-Baptiste concernant certains événements survenus à l'abbaye Sainte-Geneviève en l'été 1624...

Épisode trois LE CARDINAL

<Ce treize du mois d'août de l'an 1624>

L'abbé François attendait silencieusement la fin du cantique pour aviser l'ensemble de la communauté des tragiques événements qui venaient de frapper l'abbaye Sainte-Geneviève.

Les dernières heures avaient finalement eu raison de sa décision première de ne pas les alerter tant que l'affaire du clocher n'aurait pas été élucidée : cette fois, un moine avait été assassiné au sein même de l'abbaye. L'heure était plus grave que jamais, et chacun – y compris ceux qui ne connaissaient pas encore les détails de l'épouvantable histoire – en avait conscience et observait les autres moines avec une défiance non dissimulée.

Tandis que le dernier accord de l'orgue résonnait encore dans toute la chapelle, l'emplissant d'une atmosphère funèbre, l'abbé prit la parole.

Affligé que j'étais par la mort atroce de mon ami, je l'écoutais à peine. Ma tête brûlante et pesante se maintenait difficilement sur mes épaules. Je tombai progressivement dans une léthargie dont je ne sortis qu'à la fin du discours de l'abbé, alors que des cris déchirants s'élevaient de l'assemblée.

Sérénité, réserve et sang-froid avaient abandonné l'ensemble de la communauté. Une panique générale poussait les moines à sortir aussi vite que possible de ce chœur devenu étouffant.

Sur les stalles de l'autre côté de l'autel, j'aperçus Frère Rolland. Nos regards se croisèrent. Le gros moine se leva avec une promptitude que sa mauvaise jambe n'aurait jamais laissé imaginer et disparut aussitôt dans la masse. Bientôt il ne resta plus dans la chapelle que le vieux Frère Grégoire, qui s'était endormi, et moi-même.

*

Mon esprit était accablé par de mornes pensées. Frère Basile, l'être qui m'était le plus cher au sein de la communauté, cet ami de toujours, dont l'esprit était si vif et le cœur si grand, n'était plus de ce monde. Emporté par une main affreuse, un suppôt du Malin qui avait brisé pour toujours la quiétude de ces lieux et de mon âme. Fallait-il s'en remettre à la seule justice divine? N'encourais-je pas le risque que cet infâme assassin commette d'autres meurtres? Ne fallait-il pas au contraire agir au plus vite?

L'atmosphère de la chapelle me devint soudainement insupportable. Il me fallait de l'air frais et non plus cet air empoisonné par le souffle du meurtrier qui avait dû s'y trouver quelques instants seulement auparavant. J'abandonnai donc précipitamment le moine assoupi et m'élançai hors de l'abbaye.

*

Dehors, il régnait une telle touffeur que je me résignai difficilement à ne pas ôter mon épaisse robe de bure. De grosses et acides gouttes de sueur perlaient sur mon front, mais je ne pus déterminer si elles provenaient de la chaleur extérieure ou de la fièvre qui montait en moi.

Bien que ce ne fût pas jour de marché, il y avait foule sur le parvis de Saint-Étienne-du-Mont, ce qui n'était pas sans me rappeler mon excursion quelques jours auparavant, alors que je m'acquittais des commissions du cellérier. La raison de cette affluence me fut bientôt révélée : la nuit même, sur ordre du cardinal Richelieu, le marquis de La Vieuville avait été emprisonné au château d'Amboise pour prévarication. Le cardinal lui succédait ainsi à la tête du Conseil du roi. Cette nouvelle avait provoqué une formidable agitation au sein de la foule : la plupart des gens approuvaient l'arrestation de La Vieuville, qui n'était guère apprécié depuis qu'il avait été nommé surintendant des Finances et profitait bien de sa situation; d'autres trouvaient au contraire que c'était être bien arrogant que de destituer ainsi le descendant d'une famille de l'ancienne noblesse. Cet émoi eut au moins pour bénéfice de m'arracher quelque peu à mes noires pensées.

%

De retour à ma cellule, je restai longuement assis sur le bord de ma couchette, les yeux fixés sur mon bréviaire. Celui-ci était ouvert à la page du psaume quatre-vingt-onze :



Ces deux versets¹ me laissèrent songeur. Le Seigneur semblait avoir abandonné les murs de notre abbaye. Mais pourquoi? De quoi avait-il voulu punir notre communauté?

Je voulus prendre dans mes mains le bréviaire mais, au moment même où je le soulevai, un morceau de parchemin glissa à mes pieds. Je le reconnus immédiatement pour être celui que Frère Jean-Jacques m'avait donné la veille. C'était le moment opportun pour en découvrir son contenu. Mes maigres doigts le déplièrent avec une certaine fébrilité.

Ces mots y étaient inscrits : « Περι τα ζωα ιστορίαι » et, à côté se trouvait un nombre : « XIX-V-CIII ».

Je restai perplexe quelques instants. L'Histoire des animaux d'Aristote? Mais pourquoi donc Frère Jean-Jacques m'avait-il remis cela? Et que signifiait ce nombre? La fièvre naissante qui agitait ma tête me convainquit de remettre à plus tard mes réflexions. Je repliai soigneusement le morceau de parchemin et le glissai dans mon aumônière. Puis je descendis au réfectoire, tandis que l'on sonnait la neuvième heure.

*

L'atmosphère qui régnait dans la salle était extrêmement pesante. Les paroles que l'abbé avait prononcées quelques heures auparavant semblaient avoir imprégné les pierres des murs et se tenir sur le bout des lèvres de chacun.

Je pris place et avalai lentement le brouet clair qui m'avait été servi; mon état était toujours aussi fébrile. Autour de moi, les moines mangeaient avec un faible appétit, ce qui témoignait d'un rare bouleversement. Sans doute la seule idée de manger en compagnie d'un meurtrier leur ôtait toute envie d'honorer le repas.

Lorsque j'eus terminé, j'examinai avec attention la triste assemblée. Peut-être était-ce le fruit de mon imagination, mais les visages de mes confrères m'apparaissaient déformés d'une horrible façon. Leurs yeux s'élargissaient étrangement et semblaient se fixer sur moi avec un regard inquisiteur. J'entendis Frère Rolland prononcer mon nom, cependant je ne sais comment je reconnus sa voix car elle résonnait dans ma tête d'une manière rocailleuse et presque fantastique, comme si une de ces monstrueuses gargouilles m'eût adressé la parole. Ainsi que dans un rêve, tout devenait flou et tourbillonnait autour de moi. Ma dernière pensée lucide fut que Frère Jean-Jacques était absent. Je m'évanouis.

**

À mon réveil, il me fallut un certain temps avant de prendre conscience que je me trouvais dans l'infirmerie. Frère Rolland se tenait à mes côtés, l'air bienveillant. Je tentai de me redresser mais ma tête était si lourde qu'elle retomba sur les oreillers :

« Rassurez-vous, mon cher Frère Jean-Baptiste. Ce n'est qu'une fièvre passagère. Vous avez fait un léger malaise, mais à présent tout ira bien. J'ai dit au frère infirmier de prendre particulièrement soin de vous. Vous serez bientôt sur pied, je peux vous l'assurer. D'ailleurs...»

Je ne l'écoutai que d'une oreille distraite. Mon esprit était tout entier concentré sur les deux meurtres. Le sentiment que quelque chose m'avait échappé ne cessait de me tourmenter. Frère Rolland poursuivait sa logorrhée :



- « Et à ce propos, j'ignorais que vous vous intéressiez aux ouvrages zoologiques. J'avoue être moi-même...
- Excusez-moi, mais qu'est-ce qui vous fait dire que je porte un quelconque intérêt aux ouvrages zoologiques ? coupai-je d'un ton mi-agacé, mi-inquiet.
- Oh, c'est que j'ai pris la liberté de vous décharger de vos objets personnels, et j'ai trouvé la référence de la cote de *L'Histoire des animaux* posée sur vos affaires. Je suppose que vous avez emprunté cet ouvrage à la bibliothèque... »

La cote de *L'Histoire des animaux*? Voilà ce que signifiait ce mystérieux nombre accolé au titre du livre. Je n'eus pas le temps de poursuivre davantage mes réflexions que l'abbé pénétra dans l'infirmerie. Il s'avança vers mon lit et s'enquit de mon état de santé :

« Vous nous avez bien inquiétés, mon cher Frère Jean-Baptiste. Je craignais qu'il ne vous soit arrivé quelque chose de grave, mais il semblerait que ce ne soit qu'une fièvre bénigne. Je suis certain que nous aurons le plaisir de vous retrouver pour vêpres. »

%

En effet, lorsque la cloche sonna pour vêpres, j'étais rétabli. Pendant les psaumes, je pus remarquer que Frère Jean-Jacques manquait une nouvelle fois à l'appel. Cette étrange absence commençait à m'inquiéter; aussi, après l'oraison, je décidai de partir à sa recherche.

Alors que je m'apprêtais à entrer dans sa cellule, je croisai à nouveau l'abbé François qui en sortait. Celui-ci m'expliqua que Frère Jean-Jacques lui avait demandé le matin même la permission de se rendre quelques jours chez sa vieille mère qui se mourrait, ce qu'il avait bien sûr accepté.

Une fois que je me fus assuré qu'il était bien parti, je décidai de me rendre au scriptorium. Avec un peu de chance, je pourrais trouver l'exemplaire de *L'Histoire des animaux* dont Frère Jean-Jacques m'avait donné la cote, et peut-être élucider toute cette mystérieuse affaire.

**

Lorsque je pénétrai dans le scriptorium, éclairé uniquement par la faible lueur de ma bougie, je fus parcouru de frissons; j'avançai prudemment à travers les rangées de bibliothèques, craignant à chaque nouveau recoin, dans un élan de frayeur irrationnelle, de trouver un cadavre.

« XIX-V-CIII ». Je compris rapidement que le livre que je recherchais se trouvait dans la dix-neuvième rangée, sur la cinquième étagère et qu'il s'agissait du cent troisième livre. Après quelques tâtonnements, je finis par le trouver. Un exemplaire de cuir rouge d'impression hollandaise : le fameux Περὶ τὰ ζῷα ἰστομίαι, L'Histoire des animaux d'Aristote. Au vu de l'état impeccable de sa reliure, je compris qu'il s'agissait d'une acquisition récente. Cependant, la beauté de l'ouvrage ne pouvait expliquer à elle seule l'intérêt que lui portait Frère Jean-Jacques. Je décidai donc de l'ouvrir.

Mais je le refermai aussitôt, car je venais d'entendre des bruits de pas dans l'escalier qui menait au scriptorium. Je me figeai et tendis l'oreille : l'inconnu donnait l'impression de gravir les marches avec beaucoup de peine. Ces dernières grinçaient et semblaient sur le point de se briser à chaque nouvelle enjambée. Le pas de l'inconnu était mal assuré, irrégulier.

Le moine boiteux. C'était lui, je pouvais l'affirmer avec certitude. Le meurtrier.

Je m'attendais à voir débarquer Frère Rolland à tout moment. Pris de frayeur, je lâchai mon bougeoir qui tomba avec fracas. La flamme de la bougie s'était entre-temps éteinte, et je fus provisoirement plongé dans l'obscurité la plus complète.

Mais l'inconnu était lui-même muni d'un bougeoir. Dans un clair-obscur monstrueux se révéla le visage de l'inconnu : c'était l'abbé François.

Ce dernier s'avança lentement vers moi et prit calmement la parole : « Ainsi donc vous êtes sur le point de résoudre l'affaire du clocher ainsi que le meurtre de votre ami feu Frère Basile. Vous tenez entre vos mains la preuve irréfutable qui permettra d'inculper le meurtrier! »

Un sourire sardonique se dessina sur ses lèvres. Comment n'avais-je pas deviné plus tôt? Lui aussi pourtant était récemment devenu boiteux; je me rappelais sa démarche étrange lorsqu'il s'était avancé vers moi au réfectoire, deux jours auparavant, pour me demander de reprendre la charge de bibliothécaire.

L'abbé poursuivit, d'un ton toujours tranquille : « Ouvrez, ouvrez donc. Ce que renferme ce livre dépasse largement une classification douteuse du règne animal. »

J'obtempérai. Derrière la couverture, je découvris un paquet de lettres ficelées. Je jetai alors un regard interrogateur à l'adresse de l'abbé. Avant même que j'eusse formulé la moindre question, celui-ci dit : « Il s'agit de ma correspondance avec le marquis de La Vieuville. Tout du moins des lettres que je lui ai écrites, car j'ai bien pris le soin de détruire toutes celles que j'ai reçues de lui, étant donné l'état de disgrâce dans lequel le pauvre homme est tombé. Ces quelques lettres fournissent la preuve que j'ai participé aux tentatives d'attentat perpétrées par le marquis contre le cardinal Richelieu.

« Vous vous demandez certainement pourquoi elles sont en ma possession, et pourquoi je ne les ai pas détruites. L'histoire est des plus passionnantes : un des cousins de Frère Benoît, le marquis de Puisieux, furieux d'avoir été limogé par La Vieuville, décida de lui dérober toute sa correspondance pour s'en servir contre lui; ayant découvert mes lettres, il les envoya à son cousin qui était le mieux placé pour en faire l'usage souhaité. Et voilà le malheureux frère bibliothécaire en possession d'une preuve accablante contre l'abbé de sa propre communauté. L'ingénu préféra tout m'avouer, et choisit un lieu peu fréquenté pour me remettre les lettres. Ainsi le rejoignis-je dans le clocher de Saint-Étienne-du-Mont. Vous vous doutez bien que je ne pouvais me permettre de le laisser

Je frissonnai d'horreur. Lui poursuivait son discours, impassiblement : « Mais, dans la frénésie du meurtre, j'en oublie le principal, à savoir les lettres. Je rentrai à l'abbaye, et plusieurs heures s'écoulèrent avant que je me rende compte de mon erreur. Je retournai donc au clocher, mais les choses tournèrent à mon désavantage : Frère Jean-Jacques m'avait précédé – je crois qu'il cherchait un endroit tranquille pour s'adonner à ses pratiques, enfin, vous voyez de quoi je veux parler – et se trouvait là, planté près du corps, le paquet de lettres ficelées dans la main – vous comprenez maintenant la présence de ces plumes d'oie sur le cadavre. Je feignis la surprise et inventai une excuse à ma présence dans ce clocher. Seulement, il eût eu des soupçons si j'avais récupéré les lettres. Je me souvins alors que je transportais dans ma serviette un exemplaire de L'Histoire des animaux que je venais d'acquérir : je le lui remis et le priai de glisser les lettres à l'intérieur puis de ramener lui-même ce livre au scriptorium, sans plus d'explications.

« Mais les choses se compliquèrent ensuite. Frère Basile me rendit visite et me fit part de ses découvertes sur le moine boiteux. J'ignorais alors qu'il faisait allusion à Frère Rolland et non à moi-même, et c'est pourquoi je fus contraint de m'en débarrasser. Me rappelant les plumes d'oie sur le corps de Frère Benoît, je décidai de sacrifier un oisillon pour brouiller les pistes et faire croire à une série de crimes d'un détraqué. Puis, après réflexion, je me rendis compte que vous représentiez également un danger pour ma propre sécurité. Je chargeai donc Frère Jean-Jacques de vous remettre le fameux petit morceau de parchemin qui allait vous attirer tôt ou tard dans le scriptorium. Puis j'entraînai le pauvre idiot dans quelque ruelle obscure où je le tuai sans grande difficulté – le pauvre idiot ! – en maquillant son meurtre en accident; on ne tardera pas à découvrir son corps sur les berges de la Seine.

« Mais, voyant que vous ne compreniez toujours pas ce que ce parchemin signifiait, je profitai de votre passage à l'infirmerie pour l'ôter de votre aumônière et le mettre bien en évidence, de sorte que Frère Rolland tomberait inévitablement dessus. Il vous a malgré lui conduit jusqu'à moi et précipité votre mort ! »

Mon sang se glaça. Je sentais que je ne pouvais rien faire ; les forces m'abandonnaient, la fièvre m'agitait de plus belle. Il s'avança vers moi, le regard diabolique. Poussé par ses instincts meurtriers, il marchait d'une démarche parfaitement droite et régulière, comme si sa jambe boiteuse n'eut jamais existé. Je pus apercevoir qu'il tenait dans une de ses mains quelques plumes d'oie.

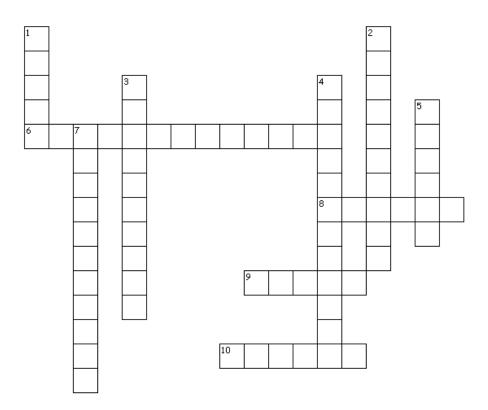
Mais il n'est plus temps pour moi d'écrire.

Le Seigneur voulut que je fusse le premier à découvrir le corps de Frère Jean-Baptiste ainsi que son Journal. C'est avec horreur que j'appris la vérité sur les tragiques événements de l'été 1624.

Mais la peur de connaître le même sort que ces quatre malbeureux moines guida une conduite inqualifiable : je préférai taire tout ce que je savais, et laissai impuni l'abbé François, cardinal de La Rochefoucauld et infâme meurtrier.

Cependant, en ce 14 du mois de février de l'an 1645, alors que mes confrères prient pour le salut de l'âme de feu leur abbé, je ne peux me résoudre à ce que la vérité soit également enterrée. Les lecteurs du présent Journal sauront sans doute en faire un meilleur usage.

CRUCIVERBISTES, GO!



Horizontal

- 6. Je dérive, je dérive, mais ça ne change rien
- 8. Elles vous font perdre 7 € régulièrement
- 9. Monte à genoux
- 10. 221, Baker Street

Vertical

- 1. Gaspard ou arrive en métro
- 2. Le marsupilami le plus lubrique d'Italie
- 3. Vous sont souvent proposées au lycée
- 4. Antre des surveillants (avec un tiret)
- 5. Tournoi à venir
- 7. Nos tyrans préférés

Réponses de la grille précédente

1 Mots-croisés - 2 Étienne - 3 Truffaut - 4 Lemoine - 5 Spotted - 6 Lippmann/Luxembourg - 7 Déguisement - 8 Soufflot - 9 Lombric

Erratum 2 : il manquait une case dans la précédente grille, «Lippmann» s'écrit bien avec deux P et deux N!

Nous tenons à remercier M. Corre, M^{me} Bouvry, M^{me} Giovachini, M^{me} Besnard, M^{me} Prieur, le CVL, ainsi que Placide et Julie Houis.

Tous les bénéfices issus de la vente de ce journal seront reversés intégralement au Foyer socio-éducatif qui gère les activités du lycée (l'atelier théâtre, le club d'échecs et de stratégies ou encore l'atelier SVT-Philo).

Tu as envie de participer au journal? Tu veux rejoindre l'équipe de *The Fool On The Hill?*Des idées, des remarques à nous soumettre? Une passion à partager? Contacte-nous par Facebook sur la page *The Fool On The Hill* ou par mail : tfoth.hiv@gmail.com

OÙ SUIS-JE? OÙ VAIS-JE?

Éditorial	2
Vie du lycée Dans les coulisses du lycée Le triomphe de César Ma clope H4-scènes Lapidation virtuelle Chronique d'un paon	3 3 4 6 7 8 9
Arts et littérature Sherlock Holmes Cartier-Bresson Robert Mapplethorpe	11 11 12 13
Berlin, 25 ans après Chroniques italiennes	13 14
Cinéma Le coin-coin de Piatch et Molide : Le cinéma ne leur suffit plus	16 16
Club astro	19
Musique Indie-sociable - All Access to Memories - Besnard Lakes Top 10 albums de 2013	20 20 23
Un homme droit Amusez-vous! Votez! Les Chroniques de l'Abbaye Mots-croisés Libération des otages en syrie	25 27 28 30 34 36

RÉDACTEURS EN CHEF ET DIRECTEUR DE PUBLICATION Corten Pérez Houis
RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS Augustin Lion – Camille Pimont

RÉDACTEURS Louise Anfray – Étienne Bigné – Sami Bouhara – Club Astro – Alexandre de Bigault
du Granrut – Ruben Chomand – Pia Fouladoux – Élise Fournel –

Shan Grémion – Maya Kucinskas – Blanche Lambert – Constance Lapeyre – Basile Malandain –
Gabriel Meshkinfam – Louise Routhier – Mariette Thom – Alban Wilfert
LOGO Helena Roux DESSINS Placide
JEUX Joachim Delcourt

LIBÉRATION DES OTAGES EN SYRIE

Si vous avez un tant soit peu suivi les actualités de ces derniers mois et que vous êtes un fervent lecteur de *The Fool On The Hill*, vous devez savoir que quatre journalistes français - Nicolas Hénin, Pierre Torres, Didier François et Édouard Elias - étaient retenus en otages en Syrie depuis juin 2013. Si vous avez regardé, écouté ou lu les infos ces dernières semaines, entre deux séances de révisions pour les concours ou le bac, vous savez donc que ces quatre otages ont été libérés.

Après presque un an de détention, en ce 20 avril 2014, les quatre journalistes ont enfin pu poser le pied sur le sol français et revoir leurs familles. «Et le ciel», a répété Didier François, ému, aux médias qui l'interrogeaient. En effet, sur les dix mois et demi passés en captivité, ils sont «restés dix mois complets dans des sous-sols sans voir le jour, un mois et demi entièrement enchaînés les uns aux autres». Des conditions de détention rudes dans un pays malmené par la guerre, entre les privations d'eau, de nourriture, d'électricité et la proximité des combats. Enlevés par l'État Islamique en Irak et au levant (EIIL), l'un des plus dangereux groupes djihadistes, composé essentiellement d'étrangers – dont des Français partis faire leur djihad en Syrie –, les journalistes ont été régulièrement déplacés durant leur captivité. Nicolas Hénin a parlé d'une «longue errance de lieu de détention en lieu de détention», la plupart du temps avec d'autres personnes, notamment Pierre Torres qui l'a rejoint assez vite. L'évasion n'était pas une solution envisageable. Nicolas Hénin l'a tentée, trois jours après son enlèvement, et a battu la campagne syrienne toute une nuit avant d'être rattrapé par ses ravisseurs. Loin d'être stupides, ces derniers maintenaient leurs prisonniers sans chaussures et les habillaient de couleurs vives afin de ne leur laisser aucune chance de passer inaperçus. De plus, «il y avait le risque de

laisser des gens derrière», a expliqué Didier François, qui «risquaient de payer». À propos de leur détention, Nicolas Hénin évoque de la tension, du stress, des «simulacres d'exécution, pistolet posé sur la tempe». Ont-ils été bien traités? «Pas toujours. Ca n'a pas toujours été facile», raconte-t-il d'une voix étranglée lors d'une interview à la télévision. «Il y a [...] un peu de maltraitance physique, mais cela, tous les prisonniers syriens y passent». En effet, «la Syrie a toujours été un grand centre mondial de la torture. » Nicolas Hénin a résumé sa captivité en déclarant que les otages avaient été «plongés dans le chaos syrien, avec tout ce que ça veut dire ».



L'on connaît peu de détails sur la libération des quatre journalistes. Cependant, François Hollande a réaffirmé qu'aucune rançon n'avait été payée par l'État français : «C'est un principe très important pour que les preneurs d'otages ne puissent être tentés d'en ravir d'autres. Tout est fait par des négociations, des discussions.» Maintenant, les journalistes vont devoir se réacclimater à la vie normale, tâche qui risque de ne pas être facile malgré leur ferme volonté de tourner la page. C'est un «choc très violent», souligne l'ex-otage au Liban Jean-Louis Normandin. «À son retour, on n'est pas préparé à une telle intensité d'émotion.» «Le retour à la vie normale prend beaucoup de temps», a confirmé Hervé Ghesquière, ancien otage en Afghanistan (de décembre 2009 à juin 2011), qui a participé à la conférence que nous avions organisée en soutien aux otages le 12 février à Henri-IV. «Ça fait quasiment trois ans que j'ai été libéré, je commence tout juste [...] à aller beaucoup mieux.»

Tout comme nous les avons soutenus durant leur captivité, nous leur souhaitons aujourd'hui le meilleur pour la suite.